

## Livre Troisième

### I

La chambre blêmie d'une lampe au plafond était pleine de silence et de torpeur. L'or des meubles et des cadres, la lueur des étoffes lamées, s'effaçaient languissamment, comme en des lassitudes. Il semble que les choses se reposent, tandis que les vivants dorment ; les fauteuils où l'on ne s'assied plus s'étirent vaguement dans l'oisiveté d'être inutiles ; il y a comme des paupières baissées sur les miroirs ensommeillés qui oublient de refléter. L'inanimé s'immobilise et s'éteint dans plus de néant.

La nuit s'écoulait.

Céphise Ador, des deux mains, écarta ses cheveux qui lui couvraient tout le visage, ouvrit les yeux, bâilla. Pourquoi donc s'éveillait-elle ? d'ordinaire elle dormait longuement, sans secousses, sans rêves même, en sa lourdeur de blonde un peu trop grasse. Peut-être un bruit dans la rue, un mouvement dans le lit l'avait tirée de son repos, ou bien quelque inquiétude, quoi donc ? Elle se tourna vers Sophor qui, tout à l'heure, après les baisers, avec fermés les yeux sur l'oreiller voisin.

Assise sur le lit, un coude au genou et le menton dans la main, Sophor se tenait immobile, tournée vers la fenêtre sans jour, comme si elle avait attendu un commencement de clarté à travers le rideau.

Lentement Céphise lui mit les bras au cou, l'attirant, voulant qu'elle se recouchât. Mais Sophor ne parut pas sentir cette caresse, resta sans mouvement. « Chère ! qu'as-tu donc ? à quoi penses-tu ? Tu ne souffres pas ? viens dormir. » Sophor ne répondit point. De ses doigts un peu crispés, où une sorte d'irritation semblait se retenir pour ne pas faire du mal, elle dénoua l'amicale étreinte, dont les bras retombèrent, étonnés. Et elle ne s'était pas détournée de la fenêtre obscure. Alors Céphise Ador se pencha en avant, autant qu'elle put, pour voir les yeux de son amie, pour y lire la pensée. Elle se redressa, presque effrayée, tant il y avait de douloureuse rêverie en ces yeux las.

Il ne paraissait pas que Sophor se sentît observée.

Elle était belle, malgré les ans et les ans. Si sa pâleur toujours mate, moins blanche, se jaunissait çà et là, surtout vers les tempes, en des tons de vieil ivoire, sa bouche gardait une belle rougeur violente ; la rousseur noire de ses cheveux la coiffait d'un casque d'ébène et d'or. Mais, à ce moment de cette nuit, la tension de penser lui ridait, au bord des yeux, la peau, lui déformait l'arc des lèvres jusqu'à la faire paraître plus vieille qu'elle n'était en réalité ; et l'acier de ses yeux s'éteignait.

- Voyons, Sophor, qu'est-ce que tu as ? tu me fais peur, réponds.

Cette fois Sophor daigna entendre ; sans bouger, avec l'ennui d'une fatigue :

- Rien, je n'ai rien. Laisse-moi. Je n'ai pas sommeil. Je pense à quelque chose. Endors-toi.

Mais Céphise, en un éclat de voix :

- Ce n'est pas à une chose que tu penses, c'est à quelqu'un, c'est à une femme !

Elle rejeta les couvertures, sauta du lit, s'enveloppa d'un peignoir, se mit à marcher par la chambre en écartant les chaises, les fauteuils, et elle disait, tous ses cheveux défaits lui remuant le long des reins :

- Je te dis que tu penses à une femme ! Ah ! ça, est-ce que tu crois que je ne m'aperçois de rien, que je suis idiote, que je ne sais pas que, depuis longtemps, tu as une personne en tête ? une personne qui n'est pas moi. Ca saute aux yeux que tu n'es plus la même. Quand je te parle, tu ne réponds pas ; et si, après avoir fait semblant de ne pas te regarder, je me tourne très vite, tes yeux sont ailleurs, loin de moi. Tu voudrais que je ne te regarde jamais pour ne pas être obligée de me regarder quelquefois, par politesse. Et puis, à d'autres signes, je vois bien que tu ne m'aimes plus comme autrefois. Il y a trois semaines que tu n'es pas venue dans ma loge ! ni au foyer. Je suis obligée de te chercher à présent, de venir ici sans que tu m'y conduises ; et si tu supposes que je n'ai pas vu ton air lorsque, tout à l'heure, après le dîner, mon cocher est monté pour prendre les ordres et que je lui ai dit : « Non, pas ce soir, demain, à midi. » Avoue que tu aurais voulu que je parte ! avoue que tu ne m'aimes plus, mais voyons, parle, je le veux, avoue !

Elle s'était piétée devant Sophor, la regardait en face, des rages dans les yeux. Mme d'Hermelinge, avec un air de plus grande lassitude :

- Tu es folle, tu sais bien que je t'aime ; ne me tourmente pas, je t'en prie, j'ai des soucis.

- Quels soucis ? tu as assez de moi, et tu en veux une autre, voilà tes soucis. Par exemple, si tu t'imagines qu'il te suffira de me dire : « Dors, une autre fois je serai plus gaie, » pour que je te laisse en repos, tu te trompes. Est-ce que c'est moi qui suis allée à toi ? est-ce que je me suis offerte, il y a cinq ans ? Ah ! bien, oui. J'avais un amant, que j'adorais, et qui m'aimait. J'étais heureuse avec lui, avec lui seul ; et comme, en outre, j'étais célèbre, comme on m'applaudissait, je ne désirais rien de plus. Tu le sais bien que jamais je n'avais pensé aux femmes, que je ne voulais pas y penser, que j'étais une créature toute simple. Mais, toi, tu m'as enveloppée, tu m'as emportée, tu m'as gardée. Ce n'est pas il y a cinq ans que tu aurais eu ces façons de ne pas me regarder, de ne pas me répondre ! Et maintenant que je suis comme tu m'as voulue, que je t'ai aimée, et que je t'aime, tu ne veux plus de moi. Est-ce que je suis moins belle qu'autrefois ? non, plus belle. Tout le monde dit que je suis plus belle. Les blondes, c'est à trente ans qu'elles sont tout à fait épanouies, comme de grandes fleurs d'été. Mais ne t'imagines pas que je vais accepter, comme cela, tranquillement, d'être méprisée, d'être rejetée. Ce que tu as fait de moi, tu le sais bien ! une femme que l'on montre au doigt, dont on parle à voix basse. Ca ne te fait rien, à toi, que l'on dise que tu es épouvantable ; ça te fait plaisir au contraire ! tu aimes à être haïe. Moi, j'ai honte. Aux répétitions, les personnes convenables font exprès de ne pas me parler, s'écartent ; le public lui-même, - tiens, je ne t'avais jamais parlé de cela, pour ne pas te faire de la peine, je croyais que tu m'aimais ! - le public n'est plus pour moi comme dans le temps ! Si j'ai eu du talent, j'en ai plus encore ; il y a des soirs où je suis contente de moi, où je sens vraiment que je suis une grande artiste ! ça ne fait rien ; la salle reste froide. Surtout les soirs de première représentation. Parce que les gens qui sont là savent tous notre histoire. Grâce à toi, je fais horreur. Et tu t'imagines qu'après avoir sacrifié pour toi mon amant, et mes succès, et l'estime, - non, pas une femme honnête, mais enfin une femme comme les autres, - qu'après être devenue pour te faire plaisir un monstre

comme toi, qu'après avoir été réduite à n'avoir que toi en échange de tout, je te perdrai sans me fâcher, sans me plaindre et que je te dirai : « Tu ne veux plus de moi ? à la bonne heure, je te souhaite bien du bonheur avec les autres, adieu. » Tu peux être sûre que cela ne finira pas de la sorte ! et si tu en aimes une autre, tu peux compter que je vous tuerai elle et toi, - elle d'abord, - oui, je vous tuerai, tiens, avec ce poignard, avec ce poignard, regarde !

Elle avait pris sur la cheminée un stylet ancien, d'argent, à la monture ciselée où une petite tête de mort avait des yeux de rubis ; et, l'enfonçant dans la poitrine de quelque rivale imaginaire, elle avait, déchevelée, la gorge battante dans l'écartement du peignoir de satin d'or, l'air d'une tragique héroïne frémissante de vengeance et d'amour.

Sophor dit, brutalement :

- Cinquième acte.

Et elle saisit Céphise par les poignets, la serra très fort, la força à lâcher le joujou à la lame pointue, qui, la pointe en avant, traversa le tapis, s'enfonça dans le parquet et resta droit, en vacillant. Alors, la jalouse, tombée à genoux :

- Fais-moi mal, fais-moi mal, je le veux bien. Tords-moi les bras, brise mes os, je t'en prie ! je comprends que j'ai tort. Oui, j'ai tort. Tu as des ennuis que tu ne veux pas me dire, et moi, avec mes idées, je te tourmente, je t'empêche d'être triste à ton aise. C'est mal. Tu as raison d'être fâchée. Je sais bien que ce n'est pas vrai que tu en aimes une autre. Tu es trop bonne, ma chérie, pour aimer une autre femme que moi. Tu ne peux pas vouloir que je meure de désespoir, toute seule, dans quelque coin. Je suis coupable d'avoir imaginé cela, de t'avoir parlé avec colère. Mais, songe, j'ai une excuse. J'ai tant besoin de ta tendresse, pour m'y réfugier, pour ne pas songer aux mauvais propos qu'on tient sur mon compte, aux avanies qu'on me fait ! C'est terrible, je t'assure, quand tout le monde s'éloigne de vous ou vous dévisage avec des airs mauvais, de sentir moins aimant le seul être qui vous aimait. Et tu es si froide, si indifférente depuis quelque temps. C'est entendu, tu ne me trompes pas, tu ne songes pas à me tromper ! mais, enfin, tu conviendras que tu n'es plus tout à fait pareille à ma Sophor d'autrefois. Te rappelles-tu les trois semaines que nous avons passées l'hiver dernier, au bord de la mer, dans un hôtel où il n'y avait personne ? La maison était tellement enveloppée de vagues et de bourrasques, qu'elle tremblait et sonnait comme un navire ; nous nous aimions dans la tempête, comme en pleine mer ! Je ne crois pas que tu aurais plaisir, maintenant, à être toute seule avec moi, même dans un endroit qui ne serait pas sombre. Voilà ce qui m'irrite, m'agace les nerfs, me rend morose ou emportée. Voyons, dis, je ne suis plus en colère, je n'ai plus de ridicules soupçons, je suis raisonnable ! tu peux donc me parler sans gronderie, avec bonté. Pourquoi es-tu ainsi avec moi ? Est-ce que je t'ai fait quelque chose ? Si tu as à te plaindre de ta Céphise, dis-le, pour qu'elle s'excuse. Non, elle n'a rien à se reprocher. Ce que tu veux, je le veux. Toujours j'attends ta parole, ou je guette ton regard, pour t'obéir tout de suite. Quand je ne suis pas auprès de toi, sais-tu à quoi je pense ? aux mots que je dirai quand nous serons ensemble, aux airs que j'aurai pour que tu sois contente, pour que tu me souries, pour que tu touches mes cheveux avec ta main, tu sais, derrière le cou, comme tu faisais dans les premiers temps, comme tu ne fais plus aujourd'hui. Et tu sais bien que depuis cinq ans, je n'ai d'amour que pour toi, que pour toi seule. Dame, tu devines, jolie comme je suis, - car enfin je ne suis pas laide, n'est-ce pas, je ne suis pas laide ? – des hommes ont rôdé autour de moi, des riches, des célèbres ; des

femmes aussi, qui espéraient, parce qu'elles savaient... Mais, des hommes et des femmes, je ne m'en soucie guère, puisqu'il n'y a que toi au monde. Ecoute et promets-moi de ne pas rire. Tu te rappelles ton grand portrait, en amazone, que tu m'as donné ? D'abord je l'ai placé tout près de mon lit, avec une lampe, pour le voir, tout de suite, la nuit, quand je m'éveillais. Mais c'était de la peinture, ce n'était pas de la vie. Alors j'ai imaginé de le mettre dans un coin de la chambre, de façon qu'il puisse être reflété, très loin, par la glace de la cheminée ; et entre le miroir et le portrait il y a deux rideaux de gaze qui pendent et remuent un peu ; comme cela, à cause de l'espèce de brouillard que font les étoffes dans la pièce pas trop claire, ta ressemblance, c'est presque toi-même ; indécise, trouble, mais réelle, vivante, et, sitôt que j'ouvre les yeux, j'envoie des baisers au reflet de ton image ! Puis, je pense : « Demain, ces baisers, elle me les rendra. » Tu ne me les rends plus. Je les mérite bien pourtant ! Ordonne-moi d'ouvrir cette fenêtre et de me jeter dans la rue, sur les pavés, tu verras si je ne t'obéis pas. Comment c'est arrivé que je sois ainsi, je ne me l'explique pas. Tu me tiens entière. Tout ce que je suis, je te l'ai donné la première fois et je n'ai jamais rien repris. Ainsi, tu n'as aucune raison pour me boudier, pour rester des heures entières sans me parler. Oh ! tu ne peux pas comprendre la désolation que j'ai, quand tu ne t'occupes pas de moi, quand tu as l'air de ne pas savoir que je suis là et que je t'attends. Ce que j'attends, c'est que tu m'aimes. Voilà ce que j'attends, toujours. L'amour que tu as eu pour moi, c'est comme quelqu'un de très cher qui serait parti pour un voyage ; s'il tarde trop il trouvera morte de tristesse l'amie qui reste tout le temps sur le pas de la porte pour le voir revenir.

Elle parlait avec tant de douceur, - son irritation, son désespoir fondus en une humble mélancolie, - que Sophor, émue, eut un sourire enfin ; elle regardait complaisamment cette belle jeune femme, si soumise, si câlinement plaintive ; d'une main lente, elle lui caressa le front, les cheveux, comme on cajole un enfant qui a été en colère, qui a pleuré, qui se repent. Ainsi que de la lumière en un lieu obscur, une joie entra dans Céphise ; ses yeux furent comme des fenêtres éclairées par une fête intérieure. Allait-elle retrouver sa Sophor ? Parce qu'elle se souvenait des ardeurs de naguère, et des embrassements fous qui suivaient les courtes bouderies, et de toutes les querelles oubliées en des pâmoisons, elle fit, d'un baissement d'épaules, - tandis que son amie se penchait vers elle pour lui mettre un baiser au front - glisser le long de ses bras le satin du peignoir, et, sous l'inclinaison de Sophor, montait de la belle nudité grasse, l'odorante chaleur du désir. Mais Mme d'Hermeline, alors, se redressa, et, comme prise d'une épouvante, courut vers un coin de la chambre ; là, sa tête entre ses mains, elle en frappait le mur, à coups rythmiques de balancier. Puis, brusquement retournée vers Céphise encore à genoux, et qui, stupéfaite et suppliante, tendait les bras :

- Non, dit-elle d'une voix saccadée où se cassait de la colère, ne dis plus un mot, ne t'approche pas, couche-toi, tâche de dormir. Imagine-toi que je suis malade. Tu sais, quand je suis malade, je n'aime pas qu'on s'occupe de moi ; je veux qu'on me laisse seule. Eh bien ! je souffre. Ce qui me fait souffrir, tu ne le comprendrais pas, je ne le comprends pas moi-même. C'est un chagrin, qui passera. En ce moment, tout ce que tu ferais pour m'en guérir l'accroîtrait. Tu es belle, tu es bonne, tu m'es ardemment dévouée, c'est vrai que je suis une ingrate ; mais, je t'en conjure, puisque tu m'aimes, ne me touche pas, et tais-toi, il le faut.

Céphise ne tint pas compte de ces paroles ; elle s'avança vers son amie.

- Je ne te laisserai pas souffrir, je te consolerais, viens !

Mais l'autre :

- Je te dis de te taire et de te remettre au lit.

En même temps, elle l'empoigna, l'enleva, la jeta sur les draps.

- Te tairas-tu, maintenant ?

- Oui, oui, si tu veux, balbutia Céphise.

Elle s'abandonnait sur la couche, la tête dans l'oreiller, les yeux vers le mur, hagards. Sophor la considéra longtemps, comme pour bien s'assurer de cette immobilité, comme pour la fixer sous la menace de son regard. Enfin, elle se détourna, marcha lentement vers un fauteuil, le tourna vers la croisée, s'assit, les mains aux bras du siège. Elle restait sans mouvement, elle pensait, les prunelles mornes, vers les rideaux. Par instants, du lit, venait un petit sanglot, retenu, dans une secousse. Elle n'y prenait pas garde. La fenêtre, elle ne la quittait pas des yeux. Elle avait l'air d'attendre le jour avec anxiété...

Céphise, dès lors, n'eut plus qu'une pensée : découvrir la femme que la baronne d'Hermelinge lui préférerait. Car elle ne s'était pas contentée des vaines excuses de son amie ; est-ce qu'on a des soucis ? est-ce qu'on est malade ? La vérité, c'était que Sophor éprouvait quelque violent amour ; et, dédaignée peut-être, elle appartenait toute à son désir. Mais la nouvelle aimée, qui était-ce ? Céphise cherchait, vainement. Pas un instant la pensée ne lui vint que Sophor avait pu s'éprendre de l'une de ces médiocres créatures, Yvonne Lérays, ou Valentine Bertier, ou Rosélia Fingely. Elle n'ignorait point les rencontres de son amie, certains jours, avec ces filles ; même Sophor lui avait avoué l'étrange soir où, bouleversée de l'agonie de Magalo et des paroles entendues, furieuse d'avoir un moment fléchi en son orgueil, et révoltée et pleine d'une démoniaque ivresse, éperdue aussi du grand verre quatre fois vidé coup sur coup, elle avait vu se développer une banale débauche de filles jusqu'à la splendeur comme vivante et tangible, peut-être réelle, d'un magnifique et prodigieux sabbat ! Certes, Céphise qui la voulait toute, puisqu'elle se donnait toute, avait souffert de ces folies de Sophor ; mais elle était sûre qu'en ces aventures perverses, l'infidèle ne se livrait pas entière, réservant à la mieux chérie son cœur, son esprit, ses vrais désirs. Au reste, ces femmes, et d'autres, pareilles, Sophor avait cessé peu à peu de les recevoir. C'était donc d'un autre côté qu'il fallait chercher la rivale, assez belle, assez éprise ou assez réservée – car il y a une toute-puissance dans le refus des baisers – pour captiver Sophor. On avait parlé, récemment, au foyer de la Comédie, devant Céphise, - pour lui faire de la peine – d'une grande dame polonaise, autrefois cantatrice, maintenant veuve du bâtard d'un empereur, qui était venue à Paris, avait reçu la baronne d'Hermelinge ; mais non, - pas jolie d'ailleurs, presque vieille, - elle était repartie pour Vienne en enlevant un ténor d'opéra-comique. Qui donc, alors ? Ah ! où qu'elle fût, quelle qu'elle fût, la détestable créature qui lui volait Sophor, elle la découvrirait, l'atteindrait. « Un cinquième acte ? » soit. Un cinquième acte, avec des cris et du sang. Après les drames, sur la scène, le drame, dans la vie. C'était justement parce qu'elle avait en elle assez de force pour les haines, pour les vengeances, qu'elle avait pu les exprimer, dans les pièces, si passionnément. Eh bien ! de cette force-là, elle s'en servirait pour son propre compte. Elle serait ce qu'elle avait eu la puissance de paraître. Et cela ne la gênerait pas de donner un coup de couteau, ou de verser du poison dans une tasse, puisqu'elle en avait l'habitude. On verrait ! Le certain, c'était qu'elle cesserait de rire, la femme préférée de Sophor ; et tout cela finirait tragiquement.

Mais sa jalousie ne savait à qui se prendre ; c'était toujours cette question : « Qui aime-t-elle ? » Une fois que, dans sa chambre, elle considérait le portrait de Mme d'Hermelinge, elle jeta un cri de rage et de joie ! de rage, parce que la presque certitude d'être trahie lui poignait le cœur ; de joie, parce qu'elle pourrait se venger.

Silvie Even, oui, Silvie Elven.

Comment n'avait-elle pas eu cette pensée tout de suite ? Autrefois Sophor allait très souvent chez la petite artiste ; leur intimité, alors, n'était un mystère pour personne. Même, la baronne d'Hermelinge avait eu en sa passion vers cette frêle créature des douceurs, des ménagements attendris ; elle baissait la voix, en lui parlant, pour ne pas la secouer d'un bruit trop rude, faisait signe de marcher sur la pointe des pieds quand Silvie travaillait. Sans doute elles s'étaient séparées, avaient l'air, si elles se rencontraient, de ne pas se connaître. Mais cette brouille pouvait n'être qu'une ruse, cette froideur, qu'une hypocrisie. Céphise s'imaginait avec un redoublement de colère que depuis très longtemps elle était leur dupe, qu'elles n'avaient jamais cessé de s'aimer ! et plus elle appliquait son esprit à cette idée, plus elle la jugeait vraisemblable. Précisément parce que Silvie, rouée ou ingénue, - car on en pouvait pas savoir, - avait les airs menus d'une petite fille qui va tomber si on la pousse un peu trop fort, et des langueurs de jolie malade, et comme des ressemblances avec les fleurs qu'elle peignait au pastel et qui s'envoleraient si on soufflait dessus ; précisément parce qu'elle était si diverse de Sophor ardente et violente, elle devait lui plaire, l'attirer, la garder, lui inspirer peut-être quelque sentiment très délicat, et très tenace, un désir toujours renouvelé d'oser à peine se satisfaire ; la crainte de lui faire du mal en la touchant ajoutait du délice à l'audace de l'avoir touchée à peine. Céphise, en les subtilités de sa jalousie, comprenait tout à présent ! elle était, elle, pour Sophor, quelque chose comme ces belles filles grasses et blanches dont les hommes fiancés à d'honnêtes demoiselles, un peu chétives, qu'on ne mariera que l'an prochain, se servent pour alentir la brutalité de leur tempérament : ils se rendent, près de celles-là, capables de respect auprès de celles-ci. Ce que voulait d'elle le baiser de Sophor, c'était l'atténuation, l'émoussement d'un désir dont se fût effrayée, petite sensitive rose, la bouche de Silvie ; elle leur avait servi à s'aimer chastement ! Chastement, non. Céphise savait bien que la baronne d'Hermelinge ne s'en tenait pas aux niais attendrissements des petites pensionnaires qui se regardent d'un peu loin, rougissantes, d'un regard entre les cils, ou se serrent le bout des doigts, furtivement, sous la table, au réfectoire. Elle avait possédé, elle possédait Silvie ; mais, du lit de Céphise, elle rapportait des ardeurs lasses à ne pas briser l'autre ; Céphise était employée à épargner, - trop peu, - sa rivale ! Une telle fureur l'emportait que si Mlle Elven avait paru tout à coup, elle se serait jetée dessus, sans parole, l'aurait renversée sur le tapis, étouffée d'un genou sur la poitrine.

Sur-le-champ sa résolution fut prise. Elle irait chez Silvie, lui lancerait à la face des injures, l'obligerait à des aveux, et si la coupable ne demandait pas pardon, ne jurait pas de ne jamais revoir Mme d'Hermelinge... Céphise Ador s'habilla très vite, descendit, monta dans un fiacre. Elle avait emporté le petit poignard, dérobé chez Sophor, dont le manche s'ornait d'une tête de mort aux yeux de rubis.

Dans la voiture, elle pensait, avec un peu plus de calme. Sa jalousie ne s'était pas apaisée ; comme tout à l'heure, elle était convaincue d'avoir été trahie et bafouée ; mais, enfin, elle n'avait pas de preuves. Une certitude, oui ; des

preuves, non. Il lui en fallait cependant pour confondre la petite hypocrite. De sorte que, maintenant, elle hésitait, se demandait ce qu'elle allait faire chez Silvie. Elle aurait dû courir chez Mme d'Hermelinge, d'abord, chercher dans les tiroirs, découvrir des lettres. Des lettres ? elles n'avaient pas dû s'écrire, puisqu'elles se voyaient si souvent, tous les jours, quand elles voulaient. Puis, Mlle Elven n'était pas de celles qui écrivent ! une femme, assez soigneuse de son repos, de sa santé, pour accepter des baisers fatigués, assez peu éprise pour s'accommoder d'un partage agréable à la paresse de l'amour, sait se garder des imprudences qui la pourraient compromettre. Les preuves, s'il était possible d'en avoir, c'était dans l'atelier de Silvie que Céphise les trouverait. Sur quelque meuble, elle verrait un mouchoir, un gant appartenant à Sophor. Peut-être l'artiste avait-elle commencé quelque tableau, - nymphe guerrière, faunesse dans les bois, - d'après Mme d'Hermelinge. Oh ! en entrant, Céphise aurait l'air indifférent d'une dame qui vient rendre une visite ; mais comme, de l'œil, elle furèterait dans les coins ; comme elle jetterait adroitement, par la porte entr'ouverte, un regard dans la chambre voisine. Puis, elle se lèverait, marcherait çà et là, en admirant les toiles, ainsi qu'on fait dans les ateliers, retournerait tout à coup un chevalet où lui apparaîtrait la ressemblance de Sophor ! Donc, il fallait qu'elle allât chez Mlle Elven. Et ce fut d'un pas tranquille, sans émotion visible, - résolue à toutes les patientes investigations, - qu'elle monta l'escalier, qu'elle entra dans l'antichambre. Tout de suite on introduisit la visiteuse.

- Vraiment, c'est vous ? dit Silvie, étonnée. Qu'il y a longtemps que l'on ne vous a vue !

Et elle tendit la main à Céphise Ador, après avoir mis le bout de sa mule sur une cigarette qu'une petite toux lui avait poussée hors de la bouche. Puis elle se remit à peindre. C'était une touffe de violettes qui commençait de fleurir sur la toile. Il y avait bien des mois que Silvie avait renoncé aux grands tableaux, avec des personnages. Même les portraits au pastel ne la tentaient plus. Ce qu'il y avait toujours eu, en cette délicate et médiocre artiste, de la pensionnaire qui a des dispositions, reprenait le dessus. Elle faisait aussi quelques aquarelles. Des moulins battant de l'aile près d'une eau qui court, des ouvertures de grottes, voilées de roses grimpantes, sous des acacias fleuris. Elle se plaisait dans ces menus ouvrages, imaginations naturelles de sa petite âme pleine d'une rêverie de romance.

Les deux femmes causèrent, avec des silences çà et là, des choses dont on parle lorsqu'on ne sait quoi dire ; Céphise, souriante, mondaine, l'air de n'avoir aucun souci, avait pris un éventail japonais qu'elle agitait d'une main sans fièvre.

Mais comme elle la haïssait, cette créature restée toute petite, toute mignonne, qui, à vingt-huit ans, ne paraissait pas en avoir plus de vingt, tant elle gardait de gracilité, de fragilité dans sa joliesse comme inachevée. Et sous l'aimable froideur de son apparence, la jalouse songeait aux baisers de Sophor parmi ces légers cheveux pareils à un duvet d'or argenté, sur ces joues diaphanes où pâlisait du rose, sur la délicate chair de ces lèvres entre lesquelles souriait la nacre fine des dents ; ce corps, non pas de femme, mais de fillette à peine, qu'enveloppait, lâche ici, là étroite, la soie crème du peignoir, avait tressailli, en de grêles secousses, sous une bouche savante aux luxurieuses tortures ; et, tout ce qu'avait touché les caresses de Sophor, Céphise l'aurait voulu mordre et déchirer. Elle eut un instant cette folie d'espérer que du sang allait rougir l'étoffe à la place où le peignoir s'enflait à peine d'un jeune sein ! et elle ne comprenait pas qu'elle

eût assez d'empire sur elle-même pour causer avec aisance, pour ne pas sauter sur Silvie, pour ne pas lui faire, en effet, avec le poignard qu'elle avait dans la poche de sa jupe, la blessure espérée. En même temps, elle observait de tous côtés, à la dérobée, guettant quelque indice. Rien. Les peaux de bêtes sur le parquet, les mousselines d'Orient, pendues aux murs, et, sur les meubles, les bibelots. La porte par où, de l'atelier, on entrait dans l'appartement de Silvie, était fermée ; dans la chambre voisine, de l'autre côté de ces planches, elles avaient dû s'enlacer, si souvent ! mais elle était close, cette porte ; aucun prétexte pour l'ouvrir, pour aller s'assurer que Sophor n'était pas là. Car, peut-être, elle s'était cachée quand on avait annoncé Céphise. Une autre chose l'occupait : ce grand rideau vert, tiré ; que voilait ce rideau ? Après des hésitations, elle se leva, le fit plisser sur la tringle. « Que cherchez-vous donc ? » demanda Mlle Elven. – Pardonnez-moi, je suis si curieuse. Je pensais que vous aviez là quelque peinture pas encore finie. » Derrière la lustrine verte, il n'y avait que la table à modèle, avec une banquette de bois couverte de soies et de fleurs ; là s'était couchée sans doute, du temps que Mlle Elven n'avait pas encore renoncé aux compositions considérables, quelque jeune femme figurant une Ophélie morte ou une odalisque ensommeillée. Céphise revint s'asseoir avec la rage de la jalousie déçue ; et elle parla de la pièce qu'on répétait à la Comédie-Française, de son rôle, qui ne lui plaisait guère. Ainsi, elle serait venue pour rien ! elle sortirait non seulement sans s'être vengée, mais sans avoir recueilli le plus faible indice. Cinq heures sonnèrent à un cartel de Boule. Il était impossible qu'elle prolongeât plus longtemps sa visite. Alors, tout à coup, elle se dirigea vers Silvie, et la saisissant rudement aux poignets :

- Avouez donc, dit-elle, que Sophor vient ici tous les jours !

- Mon Dieu, qu'est-ce qui vous prend ? pourquoi me faites-vous du mal ?

Céphise lui lâcha les poignets.

- Ne faites pas semblant d'être à demi morte dès qu'on vous touche ! Sophor a la main plus violente que la mienne. Et vous ne vous plaignez pas quand c'est elle qui vous tient. Allons, parlez, quand vient-elle ? Oui, Sophor, Mme d'Hermelinge. Vous n'allez pas me dire peut-être que vous ne savez pas de qui je vous parle ?

Silvie était toute tremblante, comme une enfant surprise en faute.

- Ah ! vous avez peur ! Vous avez bien raison d'avoir peur. Pourtant, je ne sais pas encore ce qui va arriver. D'abord, il faut que je sache tout ! Ainsi, c'est vrai, elle vient ici, souvent ? Quand ? le matin, lorsque je dors encore, ou l'après-midi, tandis que je répète, ou bien, le soir, pendant que je joue ? C'est donc pour ça qu'on ne la voyait plus au théâtre. C'est le soir qu'elle vient, j'en suis sûre ; elle vous trouve plus jolie aux lumières !

Silvie souriait tristement.

- Je comprends, dit-elle, vous êtes jalouse.

- Eh bien ! oui, jalouse. Pourquoi pas ? Est-ce que ce n'est pas mon droit de la vouloir toute, puisque je n'ai qu'elle ? Parlez vite. Vous voyez que j'ai deviné les choses ; ce n'est pas la peine de me rien cacher maintenant.

Silvie la prit doucement par la main, la conduisit vers un grand fauteuil, la fit s'asseoir, s'assit tout près d'elle, sur un tabouret. Puis, les yeux attendris, elle dit de sa voix murmurante :



- Vous vous trompez, je vous assure que vous vous trompez. Il y a plus de trois ans que Sophor n'est pas venue chez moi. Vous pouvez interroger les domestiques, les gens de la maison. Il y a plus de trois ans.

Alors Céphise :

- Vous ment...

- Je ne mens pas. Je dis toujours la vérité. Vous avez eu quelque querelle ensemble, il vous est venu des soupçons, et vous vous êtes dit : « C'est chez Silvie qu'elle va. » Non. Vous pensez bien que l'on m'a raconté les choses ! Yvonne, qui est au même théâtre que vous, ne m'a pas laissé ignorer... D'ailleurs, tout le monde en parle. Et, à ce qu'il paraît, c'est naturel d'être jalouse quand on aime. Mais vous vous trompez. Je ne vois jamais votre amie, et j'en suis très contente, parce que je suis plus tranquille. Je serais morte, bientôt, si elle ne m'avait pas laissée. C'est vrai, Céphise, je vous assure, que j'ai à peine autant de force qu'un oiseau. Je ne suis pas malade, - ce n'est rien, cette toux, - mais je suis faible, dans tout le corps ; il me semble toujours que ma vie tient mal, qu'elle va tomber. Je dois n'avoir que presque pas de sang ; quelquefois, quand je me lève de ma chaise, je ne suis pas bien sûre de pouvoir aller jusque dans l'autre chambre. J'ai besoin d'être traitée avec beaucoup de ménagement, ainsi que les convalescentes. Le soir, dès que je suis couchée, je voudrais qu'on me balançât dans mon lit comme dans un berceau, que l'on me chantât à mi-voix des airs de nourrice pour m'endormir. Quand ma mère vivait encore, je m'asseyais sur ses genoux, après le dîner, - déjà grande personne - et je fermais les yeux, rêvant presque ; c'était très agréable. Sophor m'effrayait. Elle était bonne, s'efforçait d'être douce ; malgré elle, elle avait des emportements qui me rendaient à moitié folle ; il me semblait que ses yeux, par mes yeux, n'entraient dans le corps, et voulaient me prendre le cœur de la poitrine. Je l'aimais bien ! avec des terreurs. Elle me faisait l'effet d'une bonne géante qui, tout à coup, se fâcherait peut-être, serait terrible. Les petits chiens dans la cage des lionnes, doivent être comme j'étais. Puis il y avait des heures étranges, où j'avais peur de rester morte. Avec cela, elle a une très grande intelligence, elle pense à des choses puissantes, élevées ! moi, non. Elle voulait que je fisse de grands tableaux, avec des personnages héroïques. Ce n'est pas mon affaire. Ce qui m'amuse c'est de peindre des fleurs, des oiseaux. Un papillon sur une rose, rien de plus joli : il se pose à peine, ne lui fait pas de mal ; et s'il vole, ce n'est pas bien haut. Sophor, en cela comme en d'autres choses, me gênait, m'épouvantait. Elle ne me laissait pas être chétive comme je le suis naturellement. Elle était trop superbe, trop grande pour moi. Aussi quand elle a été partie, j'ai eu, après beaucoup de tristesse, beaucoup de contentement. Ah ! si elle revenait, je ne sais pas ce qui arriverait. Elle est si extraordinaire, qu'elle fait de moi tout ce qu'elle veut. La vie d'autrefois, où j'étais comme une hirondelle dans une serre d'aigle, comme un fêtu dans du feu, recommencerait peut-être ; je ne pense pas que j'aurais le courage de me dérober à des alarmes, à des transes, qui étaient si affreuses, et qui étaient si charmantes. Elle me tuerait, soit, je mourrais. Mais il n'y a pas de danger qu'elle revienne ! et tout est pour le mieux. Je ne l'espère pas, parce que je ne la regrette pas. Je suis redevenue tout à fait ce que j'étais avant de la connaître. J'ai mes amies qui sont très aimables, qui ne me bousculent pas, qui viennent causer avec moi, pendant que je travaille, comme on causait autrefois dans la cour de la pension. Elles sont très drôles, elles racontent des histoires, on rit, c'est amusant. Elles m'apportent des fleurs, je leur donne des aquarelles, ou des pastels, qu'elles trouvent jolis, qui sont jolis en effet.

Quelquefois, avec Rosélia, ou avec Luce Lucy, - vous voyez je ne vous cache rien – nous restons encore à parler dans l'atelier, longuement, après qu'il ne fait plus grand jour. Ce n'est pas terrible. Rien que de penser à Sophor, j'ai un frisson. Est-vous tranquille maintenant ? Vous voilà sûre que votre amie ne vient pas ici, que j'ai peur d'elle. Allons, souriez. Ne soyez plus en colère. Si vous voulez, je vous donnerai cette touffe de violettes, quand elle sera finie ; vous la garderez en souvenir de cette pauvre Silvie qui n'a jamais fait de mal à personne.

Son air, tandis qu'elle parlait si doucement, demandait de tendres réponses, de câlins acquiescements ; elle voulait être remerciée de sa sincérité, être dorlotée en récompense ; contre Céphise renversée, couchée presque sur le grand fauteuil bas, elle se serrait dans les plus mêlés du peignoir et de la robe ; elle aurait pu faire penser à une mignonne fillette sortie de sa couchette, en chemise, les pieds nus, qui vient au lit de sa mère et s'y frôle et voudrait que celle-ci la prît avec elle.

Mais Céphise n'entendait plus Mlle Elven, ne la regardait pas. « Si cette petite est innocente, qui donc Sophor aime-t-elle ? » Son esprit errait parmi tant de femmes, s'arrêtant à un soupçon, puis à un autre, puis à d'autres ; à chaque présomption, c'était une amertume nouvelle, un remuement de bile ; Céphise ressemblait à quelqu'un qui ferait un bouquet dans un jardin de fleurs empoisonnées. Elle se leva, elle dit :

- Il est possible que je me sois trompée, et c'est bien heureux pour vous que vous n'ayez pas revu Sophor, car, tenez, j'avais emporté ceci.

Elle lui montra le stylet, la petite tête de mort aux yeux de rubis ; tandis que Silvie reculait, épouvantée, les yeux de Céphise s'allumaient à la lueur de l'acier.

- Mais, enfin, je vous crois, adieu.

Et elle s'en alla sans autre parole. La croyait-elle en effet ? Oui. Non. La voix de Silvie lui avait paru sincère. Mais, malgré elle, elle se sentait attachée à son soupçon de naguère, ne s'en pouvait entièrement divertir ; comme on ne guérit pas sans une espèce de regret d'un mal dont on a beaucoup souffert ; il semble que l'on tienne à ce qu'on y a mis, si douloureusement, de soi-même. D'ailleurs, pas de guérison en effet. L'angoisse subsistait, plus torturante au contraire d'être sans objet précis. La même jalousie exacerbée par l'incertitude de la vengeance. Eh bien ! ce qu'il fallait faire, c'était tout simple. Il fallait, sans laisser rien paraître des tourments intérieurs, épier Sophor, la suivre, la faire suivre, découvrir enfin l'exécrable rivale ; et, le jour où elle la tiendrait, que ce serait délicieux et effrayant ! d'autant plus exquis que ce serait plus terrible. Elle prévoyait l'heure du meurtre et de joie. Dans un décor étrange qu'édifiaient en son esprit des souvenirs de drame modernisés par ses habitudes d'actuelle élégance, qui ressemblait à la fois à une chambre de parisienne et à l'appartement d'une courtisane de Ferrare ou de Padoue, elle se voyait entrer, elle, Céphise, Thisbé aussi, vêtue d'ombre et de silence ; elle s'approchait, en tâtant les murs, un couteau dans le poing levé ; elle écartait des meubles, écartait des rideaux, écartait les draps et, d'un grand cri de rage, elle éveillait les deux amantes endormies sur le même oreiller. Oh ! cette volupté de la main qui enfonce l'acier dans de la chair rivale, qui le retourne, et l'enfonce encore, et croit qu'il n'entrera jamais assez profondément. Puis, on le retire, pour voir jaillir le sang, le beau sang, le cher sang, l'adorable sang, qui venge ! Céphise en boirait, de cette rougeur chaude ; et, avec les dents, elle élargirait le trou, parce qu'il faut un grand verre à une grande soif ; et de ses lèvres toutes mouillées de rouge, pareilles à la plaie où elles s'assouvirent, elle étoufferait le cri d'horreur aux lèvres de Sophor, lui cracherait

dans la bouche la blessure de la morte, l'obligerait à s'en gorger aussi ! Elles s'en souleraient, toutes les deux ! Alors, si des gens venaient, les voisins avec les hommes de police, - elle voyait des sbires mêlés à des sergents de ville, - elle s'écrierait, en montrant Sophor près de l'assassinée : « Les coupables, c'est nous ! » On les emporterait, on les jugerait, on les condamnerait. Dans sa romanesque rêverie, elle imaginait une prison, où, de son cachot, la nuit, grâce à la complicité du guichetier, sinon par quelque mur ouvert, elle gagnait un autre cachot, celui de Sophor ; là, personne ne verrait, ne pourrait lui venir prendre son amie, et elles ne sortiraient plus de ce cher tombeau paradisiaque, et seule elle la posséderait toute, comme elle en serait possédée, perpétuellement.

## II

Céphise Ador se trompait. Sophor n'appartenait pas à quelque violente passion rénovée ou nouvelle ; elle n'aimait ni Silvie Elven, ni aucune autre femme.

Qu'avait-elle donc ?

Elle s'ennuyait.

La bouche à la bouche de Céphise, elle eut tout à coup, - n'importe quel soir, un des soirs de sa vie, - cette impression que, ces lèvres, elle les baisait sans plaisir, qu'elle les baisait parce qu'elle les avait déjà baisées, - par habitude ; qu'elle ne convoitait pas ce qu'elle possédait. Mélancolie d'un instant, fatigue des trop grandes délices de la veille ? cette idée fut la première qui lui vint ; certainement elle allait retrouver, dans la continuation de l'effort vers la joie, la joie accoutumée ; ce furent des heures délirantes : toutes les violences acquises en de longues perversités, elle les fit tenir, du crépuscule à l'aube, en ses caresses. Jamais encore elle n'avait, avec tant de subtils acharnements que récompensaient des soupirs, obligé son amie à l'aveu de l'heureuse mort ; elle connut une fois de plus, - volontairement, hélas ! - la victorieuse extase qu'elle avait si souvent due à la précipitation de tout son être dans la féminité béante ; et, se redressant, glorieusement déchevelée, elle arborait l'arrogance dont elle se divinisa sur l'autel parmi l'universelle multitude des vierges et des veuves.

Durant des semaines et des mois, elle s'obstina au plaisir, frénétiquement.

Mais elle sentait bien qu'il avait cessé d'être réel, ce plaisir ; qu'elle se mentait à elle-même, qu'elle voulait maintenant ce qu'elle avait désiré, que son instinct ne se rallumait qu'à l'orgueil ancien de s'être satisfait. Cette épouvante par instants la traversait, qu'elle avait fini d'être elle-même. Elle chassa vite cette importune crainte ! C'était absurde d'imaginer qu'elle aimait moins, qu'elle convoitait avec moins de sincère emportement la beauté fleurie et parfumée des amantes. Pourquoi ne pas penser aussi que, pareille à la pauvre Magalo conduite par sa niaiserie naturelle et par les désillusions de la misère au reniement des bonheurs d'autrefois, elle envierait bientôt le sort des honnêtes bourgeoises qui couchent dans le lit d'un homme et donnent le sein à leurs petits ? elle éclata de rire. La vérité, c'était que la monotonie d'un unique amour implique enfin quelque lassitude. Mais, jeune et forte, et pas rassasiée et destinée à ne jamais l'être, elle aspirait encore, aspirait toujours au charme des chères lèvres roses, à l'odeur des chevelures dénouées. Est-ce que les bouches des jeunes femmes étaient moins que naguère ressemblantes à de belles fleurs de chair ? est-ce qu'il ne sortait plus, comme autrefois, des corsages ouverts et des robes remuées, des

chaleurs qui rendent folle ? Il fallait, voilà tout, secouer cette paresse des sens où l'avait endormie la douceur berceuse d'un enlacement toujours le même. Elle était comme un mari ou un amant, qui, en trop d'heureuses nuits, s'est lassé de l'épouse ou de la maîtresse ; que d'autres femmes il aimera avec la fureur retrouvée des premiers baisers ! Elle se jeta hors de la paisible vie que lui avait faite la tendresse de Céphise. Mettant à profit les heures où son amie était retenue par les répétitions, par les spectacles, elle revint vers les camarades d'hier ; à l'insu de la comédienne, elle tenta aussi, par foucade, des aventures nouvelles. Parce qu'elle était fameuse, parce que son étrangeté attirait toutes les extravagantes, toutes les détraquées, elle voyait, aux théâtres, dans les restaurants, - dès qu'une voix l'avait nommée, - des yeux de femmes, qui offraient et demandaient, elle recevait des lettres qui n'hésitaient pas à proposer des rencontres pendant l'absence des parents ou du mari ; et de petites filles, - pensionnaires à qui l'avait révélée la chronique d'un journal lu en cachette, - lui envoyaient des fleurs dans des lettres d'où montait une odeur d'iris et de frais corsage. Elle ne perdit pas le temps à choisir ! En prenant toutes ces créatures que lui livrait l'ardente démence dont le foyer était en elle, il lui semblait qu'elle rentrait en possession de son bien, qu'elle exerçait un droit ; elle avait aussi l'impression de remplir une espèce de devoir. Elle s'apparaissait à elle-même comme accomplissant une mission que lui ordonnait la fatalité de son être ; et le Rire qui, parfois, lui tintait dans l'oreille, ce rire auquel elle se plaisait maintenant, dont elle sollicitait le retour, la complimentait de cette fidélité à sa tâche. Ce furent des mois de fantaisie et d'amusement, - de vanité satisfaite. Elle eut de folles gaietés, pour avoir été obligée de se cacher, comme un amant de vaudeville, dans une armoire, au bruit des pas d'un jaloux ; pour avoir emmené souper quelque belle fille à l'heure même où elle était attendue par un très sérieux amant ; pour avoir fait manquer son entrée, dans l'opérette nouvelle, à la divette des Bouffes ou des Nouveautés ; et elle promena des dames de province dans la débauche des concerts-spectacles et des restaurants nocturnes. Elle fut pendant deux jours, ayant dit à Céphise : « Je vais en voyage, ne t'inquiète pas, » - car cela la divertissait de mentir comme un mari prétextant l'ouverture de la chasse, - la femme de chambre d'une très belle demoiselle qui, sur le point d'être mariée, lui avait envoyé sa photographie. Caprices médiocres ! luxures presque vulgaires ! anecdotes ressemblantes à la banalité des romans libertins. Mais à toutes ces frivoles abominations elle mêlait la solennité qui était en elle ; elle rendait terrible ce qui, sans elle, n'eût été que bizarre ; imposait le destin aux hasards. Faire de toute aventure un événement magnifique ou sinistre par le seul fait qu'ils y participèrent, c'est le privilège des héros ou des monstres. Et ses criminels amusements laissaient à ses complices des rêveries, faisaient que, la nuit, tout à coup réveillées, elles considéraient l'ombre avec des yeux écarquillés. Elle ne s'inquiétait pas des remords qu'elle semait dans les âmes. Presqu'un an tout entier, elle se divertit de tant de jolies personnes affolées ; elle avait aux lèvres la fatuité de cent petites victoires, dont s'augmentait son diabolique triomphe. Et c'était charmant, toutes ces bouches pleines de baisers, qu'elle vidait en riant, comme on hume, au dessert, une liqueur des îles ou le tockay en de petits verres de Bohême ; très longtemps elle crut qu'elle n'avait jamais été aussi gaie ni aussi heureuse.

Elle s'ennuyait de plus en plus.

Aucun moyen de se cacher à elle-même cette vérité lugubre : l'ennui la hantait. Et ce n'était pas seulement durant la naturelle langueur des lendemains, qu'il se glissait, s'établissait en elle (à ces moments-là, il aurait pu n'être qu'une mélancolie des sens trop assouvis, des nerfs rompus, un reste de bonheur fatigué d'avoir été excessif) ; pendant même les plus affolantes obstinations du baiser, aux heures où, naguère, l'universelle vie se résumait pour elle dans le sursaut longtemps espéré d'une lèvre sous sa lèvre, où, avec la suprématie d'un dieu qui contraindrait les âmes à entrer dans son paradis, elle obligeait ses élues à la joie, il lui venait tout à coup, près des plus belles, près des plus désirables et des plus désireuses, une tristesse d'être là, un besoin d'être ailleurs. Ailleurs ? Où donc ? Elle ne savait pas. Ailleurs. Elle se demandait pourquoi elle se trouvait dans cette chambre, sur ce lit, à côté d'une table où les verres à demi vides faisaient penser à une incomplète ivresse, sous les lampes dont la clarté même éveillait l'idée d'une extinction prochaine. Et elle s'écartait brusquement, la tête entre les mains. Un seul besoin : s'enfuir. Elle songeait, parfois, qu'elle pourrait courir à travers un pays où il n'y a personne, dans des herbes mouillées, traverser nue une rivière, s'y laver dans la fraîcheur, s'y laver non seulement le corps mais l'âme, et, de l'autre côté de l'eau froide et saine, dans une prairie, revêtir des habits blancs et, très loin, cheminer de compagnie avec des gens de village qui s'en vont le dimanche à quelque frairie sous les arbres. Tandis que l'occupait cette naïve chimère d'une échappade aux champs, ses yeux, c'était étrange, - ses yeux secs, comme brûlés, - devenaient humides ; et un regret l'emplissait toute. Regret, de quoi ? Mais celle qu'elle avait laissée, sur l'oreiller, se tournait vers elle, la regardait d'un air d'étonnement et de reproche. Le songe puéril d'une robe blanche à travers les plaines fleuries, n'était pas permis à Sophor. Ni aucun autre rêve. Elle n'avait pas le droit de se soustraire à l'achèvement de ce qu'elle avait exigé, entrepris. Il fallait qu'elle tînt la promesse de ses yeux troublants et violents, de ses chuchotements à voix basse ; qu'elle justifiât sa renommée. On ne jette pas une femme dans un lit, après l'avoir tentée de frôlements dont on sait l'irrésistible puissance, pour la quitter ensuite, nerveuse et tout l'être en alarme, et rougissante de son inutile nudité ; il est indispensable d'accomplir ce que l'on contraignit à désirer, on n'écarte pas sa bouche des baisers qu'on implora. S'en aller, être seule, ce serait si bon ! de la joie ? non, puisque la joie n'est plus : du moins ce ne serait pas la simulation de la joie, qui est le plus désolant des travaux. Hélas ! elle se résignait. Elle devait, elle paierait. Elle ressaisissait la chair lâchée un instant. D'une violence qui s'exaspérait au mensonge, elle la réduisait à des cris d'assassinée ; presque haineuse d'être sans amour. Rarement elle réussissait à être sa propre dupe, rarement elle pensait éprouver en effet ce qu'elle aurait dû ressentir. Quand elle retombait sur le lit, comme mourante, à côté de la presque morte, sa feinte pâmoison n'était qu'un prétexte aux rêveries mornes de l'ennui ; elle la prolongeait, cette inertie, longtemps, très longtemps, tant elle craignait le réveil qui l'obligerait à des caresses.

Elle avait cru devoir à la monotonie de sa liaison avec Céphise cette espèce de spleen ; l'impossibilité de s'en délivrer en l'illusoire des passagères ivresses, la conduisit à penser qu'elle ferait bien de revenir toute à son amie. La seule chose qu'elle ne pouvait pas, qu'elle ne voulait pas supposer, c'était que son ancien désir vers la beauté féminine se fût enfin lassé : elle avait l'indomptable orgueil d'être demeurée pareille à elle-même. Jamais elle ne subirait l'humiliation de s'avouer moins capable des exultations de jadis. Et, avec d'emportées espérances, elle se

rempara de Céphise stupéfaite et ravie. Elle se forçait à la trouver infiniment désirable. Elle se jurait que même dans les premiers temps de leur amour elle n'avait pas connu, à la tenir entre ses bras, un si absolu ravissement. L'ennui ? il s'agissait bien de cela maintenant ! elle avait été malade, rien de plus ; voici que la santé lui était revenue et qu'elle était l'assidue amie de la plus séduisante et de la plus aimante des femmes. Si, quelquefois, les soirs, - quand Céphise allait et venait dans la chambre, toute blanche et rosée sous le diaphane brouillard de la chemise, - Sophor, malgré elle, se sentait envahie d'un besoin de solitude, tentée d'un bâillement, elle passait dans la pièce voisine, tirait d'un buffet quelque bouteille de liqueur ou de vin capiteux, la vidait presque entièrement d'une seule aspiration, reparaisait, les yeux allumés ; et la griserie, tandis qu'elle saisissait trop éperdument Céphise, lui rendait l'illusion du désir. Mais, bientôt, ni la volonté d'aimer, ni l'exaspérant alcool, ne réussirent à la persuader de la sincérité de ses concupiscences : au moment de rejoindre son amie, qui, du lit, lui tendait ses beaux bras nus dans les dentelles, elle supputait la longueur, la morose longueur du temps qui s'écoulerait avant l'aube, avant l'heure où le sommeil ne serait pas une offense. De toutes les gênes dont une puissance inconnue châtie l'humanité, il n'en est pas de plus exécrable que le plaisir quand il est devenu une servitude. Baiser des lèvres si jeunes, si fraîches, si exquisés qu'elles soient, quand on a cessé de les désirer, c'est la pire des tortures ; et ceux-là ne sauraient se faire une idée de la joie réservée à l'évadé d'un bain, qui n'ont pas détourné leur bouche, enfin, après tant d'hypocrites essoufflements, d'une bouche qu'ils ne convoitent plus. Pas d'enfer comparable à la caresse lorsqu'elle cesse d'être un paradis. La baronne Sophor d'Hermelinge connut la corvée d'aimer. Seules, les extrêmes fatigues la délivraient, un instant, des répugnances ; les nuits, après les travaux, elle tombait, à côté de Céphise endormie enfin, en une morne hébétude ; elle enfonçait, comme dans de la poix, en l'opaque néant, voulait enfoncer davantage. Mais un instinct survivait : celui de voir la clarté matinale, d'ouvrir les fenêtres, de faire s'échapper vers les lointains frais du ciel cette odeur de bouches dont la chambre était pleine. Puis, peu à peu, ces projets, avec des lueurs d'issue : dès que le jour serait tout à fait levé, elle éveillerait Céphise, lui dirait qu'il est temps de partir : « Tu ne vas pas au Bois faire une promenade à cheval ? je te rejoindrai, avant midi, au pavillon d'Armenonville. A propos, tu sais, tu répètes de très bonne heure, aujourd'hui. » Et, souvent, elle avançait la pendule, pour que son amie, qu'elle secouait d'un mouvement en apparence involontaire, s'étonnât d'avoir dormi si tard, s'écriât : « Ah ! mon Dieu, il faut que je me sauve. » Et, Céphise rhabillée, Sophor trouvait interminables les baisers qu'elles échangeaient près de la porte, sous la voilette relevée dont le frôlement, à son front, l'agaçait.

Seule, elle revenait vite dans la chambre, entrebâillait les croisées, se recouchait, jetait l'un des oreillers, - celui de Céphise, - aspirait l'air clair, largement ; et il y avait dans toute elle le soulagement qu'une femme éprouve lorsqu'elle vient d'arracher un corset qui l'étouffait.

Mais elle ne s'endormait pas.

Elle réfléchissait, plus lucide, s'efforçait de se comprendre. Que la convoitise fût morte en elle, elle ne voulait pas l'admettre, non, non, cent fois non ! Elle affirmait violemment à quelque invisible contradicteur qu'elle serait sans fin la victorieuse des mâles bafoués, la conquérante insatiable des jeunes femmes. Seulement, - oui, voilà ce qui était probable, - son désir, par l'expérience du plaisir, s'était raffiné ; ce qui, en elle, ressemblait à de la lassitude n'était que le

noble dédain des trop banales joies. Et elle s'enorgueillissait de ne pas être heureuse en de médiocres bonheurs ; s'étonnait de s'être, naguère, si aisément satisfaite. Elle prenait en mépris les femmes qu'elle avait eues, qu'elle avait. Comment avait-elle pu se plaire auprès de Magalo, petite créature faussement aventureuse, et stupide au fond, peu jolie d'ailleurs, impudemment maquillée ; une fille à qui les hommes font signe dans la rue ou dans les bals, et qui passe devant, pour être suivie ! Sophor avait accepté les restes des avoués de province venus à Paris pendant les vacances. D'autres, après Magalo, n'avaient pas mieux valu qu'elle. Ces femmes du monde ! elle ne pouvait s'empêcher de hausser l'épaule d'un air de pitié, quand elle songeait à la prudence de leurs consentements, aux réticences imbéciles de leurs plus éperdus abandons ; et quelques-unes étaient des espèces de cocottes, plus cupides. Elle avait été exploitée, oui, exploitée, par Mme de Grignols ; cette phthisique se faisait payer, d'une bague ou d'une facture acquittée, le risque d'une toux. Marfa Petrowna ? une énergumène enragée par la certitude de ne jamais connaître les ivresses qu'elle se targuait de vouloir, et chez qui, peut-être, cet enragement même n'était pas sincère. Une seule avait été délicate et attendrissante : Silvie Elven ; pauvre petite femme toujours prête à rendre l'âme, qui avait, quand on la serrait un peu fort, des sensivités suppliantes, d'exquises façons de mourir ; vierge chaque fois, et toujours étonnée de ne plus l'être, et le redevenant dès la menace d'une nouvelle caresse, pourtant si souhaitée. Quant aux autres, - Rosélia Fingely, Valentine Bertier, Luce Lucy, et leurs pareilles, - elle n'y songeait qu'avec un rire qui se moque. Amoureuses ? non pas ; accepteuses du plaisir, ou feignant de le prendre, d'où qu'il vint. Elles ôtaient chez leur maîtresse des chemises froissées des caresses d'un amant. Les moins méprisables, celles qui, vraiment, s'abandonnaient sous le baiser à quelque enchantement, ne faisaient pas de différence entre la bouche féminine et la bouche virile ; comme des buveurs grossiers ne discernent pas les crus d'avec les crus ni un verre d'un autre, sont contents pourvu qu'ils se grisent. Yvonne Lerys, se trompant dans la secousse extrême, râlait languissamment un nom d'homme en l'étreinte de Sophor, comme sans doute elle geignait : « Sophor » entre les bras de son amant. A n'en plus vouloir, de toutes ces femmes, à s'ennuyer de leurs mensongères ou banales extases, Mme d'Hermeline trouvait une juste fierté. Pour ce qui était de Céphise, elle ne se faisait pas illusion sur cette belle créature. Belle, certainement, et jetant des chaleurs parfumées quand elle remuait ses cheveux ! Mais quoi ? une sorte de magnifique bête, rien de plus, affinée par la vie, subtilisée par l'art, toujours instinctive pourtant ; aimant comme on mange et comme on boit, fidèle non pas à son amie, mais à sa joie, jalouse non pas de sa maîtresse, mais des délices qu'elle en attend ; morne, après une nuit sans baisers, ainsi qu'une chienne à jeu. Simple et directe, Céphise était incapable de concevoir ce qu'il y a de triomphe dans le mépris de l'amour viril. Resplendissante, toute de neige chaude et d'or, et bonne, oui, à arborer, un soir de victoire, comme un palpitant drapeau de chair ! mais, ni grandeur ni révolte. Servante du lit.

Donc il était légitime, naturel, l'ennui qui hantait Sophor ; la seule chose extraordinaire, c'était qu'elle ne l'eût pas éprouvé plus tôt. Ah ! toute son espérance, jadis déçue, allait vers une seule si lointaine ! Depuis quelque temps surtout, elle évoquait les années de jadis, et, dans le trouble et clair éloignement, comme une apparence d'ange parmi des brumes paradisiaques, Emmeline tremblait, diaphane. Emmeline ! ce nom, elle ne le proférait pas, elle l'entendait

comme un écho très ancien de cloche jardin, les promenades en forêt, les emportements près du clavecin d'où leurs rêves s'envolaient en musique. Elle voyait la fuite à travers la pluie obscure, la petite maison de bois au bord de la rivière. Hélas ! qu'elles avaient été heureuses dans l'île. Toutes les voluptés dont elle s'était, depuis, infatuée, comme elle en eût échangé le souvenir contre la fraîcheur d'une seule goutte de l'eau qu'elle laissa choir sur les petits pieds de l'enfant. Ces chers petits pieds blancs et roses, ça et là veinés de bleu ! le glacé de la peau si fine et si lisse luisait sous la transparence glissante. Et elle se rappelait le tenace, l'infini baiser où elles s'étaient l'une l'autre absorbées. Justement parce qu'elle n'avait pas été possédée, Emmeline restait exquisément désirable. La vision, au loin, du corps virginal sur l'étroite couche, - de ce corps devant lequel s'exaspéra l'ignorant désir de Sophor - était comme une lueur de très pure neige d'aube. Comme le destin l'avait frustrée du seul être qu'elle eût véritablement aimé ! Tant de femmes, toutes les femmes ! hors cette jeune fille ; Et voici que, désormais, toute sa vie se tournait vers Emmeline. Elle était comme un voyageur qui voudrait revenir sur ses pas, vers le paysage entrevu au réveil. Si elle n'avait pas perdu Emmeline, quels jours divins elle eût vécus ! au lieu des vaines convoitises vers trop de médiocres créatures, un seul amour constant, serein, sacré, l'eût empli toute ; elle aurait été, éternellement, l'amoureuse sœur d'un ange, l'épouse angélique d'une vierge. Sans doute, à présent que la science, hélas ! était en elle, elle n'osait se dire à elle-même qu'elle eût longtemps respecté les innocences d'Emmeline ; elle l'aurait possédée, puisque l'amour est fait de désir, puisque l'âme se réalise en chair ; c'eût été, ce serait encore de délirantes joies ; ah ! dieu, sa bouche ! pour retrouver l'extase d'un baiser sur cette bouche, elle aurait accepté d'y boire, dans les fraîcheurs du souffle, un poison dont on meurt tout de suite ! Mais ses ardeurs se seraient épurées à cause de la pureté d'Emmeline. Sophor finissait par concevoir le lit qu'elle eût partagé avec son unique amie comme une auguste couche nuptiale où la sensuelle extase s'idéalise, se divinise. Ses plaisirs auprès d'autres femmes lui semblaient, maintenant, des débauches ; son amour pour Emmeline aurait eu des chastetés d'hymen. Et elle adorait, dans la pénombre de son ennui, cette lumière, Emmeline, blancheur et candeur. Tout ce qui est clair, serein, sacré, se résumait en cette vague apparition, là-bas. Il y avait une ressemblance entre la dévotion que, parmi les sales tristesses de la vie, Magalo avait eue pour Sophor, et la ferveur qui, dans Sophor, à présent, s'exaltait vers Emmeline. Au sortir de quelque monstrueux péché, elle s'innocentait en cette religion, comme on se laverait dans une rosée baptismale ; d'autres fois, il lui semblait que la vision d'Emmeline, dont elle se sentait frôlée, se posait sur son épaule, comme une colombe.

De sorte que, longtemps inavouée, la pensée de revoir son amie d'enfance, enfin la posséda toute, ne la quitta plus.

La revoir ?

Hélas ! Emmeline ressemblait-elle encore à la jeune fille d'autrefois ? Tant de jours, de mois, d'années, avaient passé. Mariée, la si chère devait être bien différente de ce qu'elle fut. D'ailleurs, qu'espérait Sophor ? Est-ce que la possibilité d'une tendresse renouvelée et désormais continue lui apparaissait, au loin ? Est-ce qu'elle concevait le dessein d'un avenir fait de toutes les douceurs du passé et d'autres douceurs aussi ? Elle ne s'interrogeait pas. Quoi qu'Emmeline fût devenue, - elle devait être adorablement jolie, toujours, - quoi qu'il dût résulter de leur rencontre, Mme d'Hermeline avait besoin de la revoir,



voilà tout, comme, la bouche affadie de sucre liquoreux, on aurait envie d'un flocc de neige qui vous fondrait entre les dents vers la gorge. En présence de la seule amie, elle serait tout à coup délivrée des langueurs et des rancœurs, heureuse. Et, enfin, c'était résolu, elle la reverrait.

La difficulté de mener à bien son projet lui en fit désirer plus encore la réalisation ; tout de suite, ardemment, elle s'occupa des moyens de réussir. Pour retrouver les traces de la disparue, que faire d'abord ? Ce qui rendait l'entreprise peu aisée, c'était qu'Emmeline mariée on ne savait où, en quelque lointain pays de France, à l'étranger peut-être, portait maintenant un nom inconnu de Sophor ; et tant que ce nom resterait ignoré, comment orienter les recherches ? Mais, pas du tout, elle ne savait ce quelle disait : il n'était pas indispensable de savoir comment s'appelait le mari d'Emmeline ; il suffisait de découvrir ce qu'était devenu le baron Jean. Il n'avait pas dû demeurer bien longtemps au Sénégal ; il était rentré dans son pays ; il devait être, à présent, dans quelque grande ville de province, chef de bataillon, ou colonel, général peut-être ; et, après s'être renseignée, Mme d'Hermeline enverrait quelqu'un d'intelligent et de sûr qui ferait parler les domestiques du baron ; à coup sûr ils n'ignoraient pas où habitaient la sœur et le beau-frère de leur maître. Ainsi, c'était possible, c'était sûr ; elle retrouverait Emmeline ! Oh ! mon Dieu, une angoisse lui étreignit le cœur. Si Emmeline était morte ? Même très jeune, on meurt ; les plus exquises s'en vont souvent les premières. Cette idée : Emmeline morte, mise dans la terre, devenue l'horrible chose en quoi s'achèvent les cadavres, la comblait d'épouvante et de désespoir. Et cependant, cela pouvait être que la mignonne eût cessé de vivre, pendant tout ce temps. Mais, non, ce n'était pas vrai ! Sophor refusait de croire à l'impossibilité de la revoir. Si son amie avait été atteinte d'une maladie mortelle, elle en aurait reçu, au fond de soi, quelque mystérieux avertissement. Non, non, pas morte, bien vivante ! et tout était pour le mieux, puisqu'elles allaient se retrouver, sûrement.

Elle eut une déception. M. d'Hermeline ne figurait pas sur l'Annuaire. C'était singulier. Avait-il été tué, dans quelque escarmouche, en Afrique ? Très inquiète – car, le baron mort, comment découvrir Emmeline ? – elle alla au ministère de la guerre, fit passer son nom à un chef de bureau qui la reçut tout de suite ; elle était une des illustrations étranges de la vie parisienne, on était curieux de la voir de près. Précisément ce chef de bureau avait connu, autrefois, le baron Jean. « Un fier soldat, dit-il, qui n'a pas volé la rosette d'officier de la Légion d'honneur. » Mais après quelques années passées, les premières au Sénégal, - où il s'était battu comme un diable, - les autres en Algérie, il avait donné sa démission, prétextant huit ou dix blessures ; on n'avait plus entendu parler de lui. Sophor écoutait, consternée. Alors, le chef de bureau : « Mais, au fait, si vous voulez savoir ce qu'est devenu votre mari, rien de plus facile. Décoré, il a droit à une pension ; à la Légion d'honneur, on ne peut pas ignorer son domicile. » Elle eut une grande joie. Une heure après, elle notait sur son carnet : « Le colonel baron Jean d'Hermeline, à Gemmilly, par Balleville, Eure-et-Loir. » Il ne s'agissait plus maintenant que de trouver un adroit émissaire... Un émissaire, pourquoi ? elle pouvait bien elle-même aller à Gemmilly, elle-même interroger les gens ; elle éviterait ainsi les angoisses de l'attente oisive, l'anxiété s'use dans l'activité ; et elle serait plus vite informée. L'idée de se rapprocher de son mari ne lui causait-elle pas quelque appréhension ? elle ne songeait qu'à Emmeline. D'ailleurs elle n'aurait pas besoin de s'exposer à une fâcheuse rencontre. Dans un des hôtels de

la ville, ou plutôt, à l'auberge de la bourgade, - car Gemmilly n'a que quatre ou cinq cents habitants, - on savait, c'était probable, tout ce qu'elle souhaitait d'apprendre ; Emmeline et son mari, plus d'une fois, avaient dû visiter M. d'Hermelinge. Puis, en somme, dût-elle, rôdant autour de l'habitation du baron, se trouver en présence de son mari, en être reconnue, où serait le péril ? Peut-être même n'aurait-elle pas été fâchée de revoir face à face l'homme qui l'avait torturée et battue, et, forte maintenant, délivrée de l'hymen, ne pouvant plus en être reprise, de jeter à la face de l'époux son mépris toujours vivace et sa furieuse rancune. Enfin, il s'agissait bien de cela ! Sans même avoir prévenu Céphise d'une absence qui se prolongerait peut-être plusieurs jours, - parler à Céphise, en un moment où elle se redonnait à Emmeline, lui aurait été insupportable, - elle partit de grand matin ; de son coin de wagon, elle voyait à travers la vitre la fraîcheur verte des plaines, des bois, la gaieté du soleil dans l'air traversé d'oiseaux. Voici que le printemps était aussi en elle. Elle se sentait pleine de choses vives et fraîches ; elle renaissait, comme ce paysage ; de même que, en ces aubespins tout le long de la voie, fleurissait l'oubli des noirs squelettes épineux qu'ils furent si longtemps, elle ne savait plus qu'elle avait été morose et acerbe. Et ce n'était pas vrai que tant de jours se fussent écoulés, qu'elle eût trente ans ; elles étaient, Emmeline et elle, aussi jeunes que jadis ; elles n'avaient jamais cessé d'être tendres et heureuses. Tout à coup, elle se pencha, ravie, en avant de la portière, parce que la grande avenue d'un château, là-bas, ressemblait à cette allée de forêt, où un jour, après la pluie, elles avaient joué comme des folles, et tourné, tourné longtemps, en se tenant par les mains, sous le parasol de leurs cheveux mêlés et envolés. Eh bien ! ces jeux de fillettes, elles les recommenceraient ; elles s'en iraient ensemble le long des routes vers les bois. Sophor ne doutait pas de l'obéissance d'Emmeline. Dès une parole, dès un signe, Emmeline s'en viendrait, sans souci de son mari ni d'aucune personne. Et elles partiraient tout de suite. Où iraient-elles ? dans l'île. La maison devait exister encore. Elles y logeraient, sans domestiques, comme jadis, feraient venir de l'hôtel les déjeuners et les dîners ; elles seraient seules sous les grands arbres, se courraient après, en se jetant des fleurs, sur la pelouse. Et ce serait l'adorable idylle d'autrefois, plus délicieusement amoureuse. Car maintenant Sophor n'ignorait plus rien de tout ce qu'Emmeline, si chastement, si inconsciemment, avait désiré. Elles ne se sépareraient pas, les soirs, devant la porte de la chambre enfin nuptiale ; l'espoir de la fiancée ne serait pas déçu par l'inexpérience des baisers ; ravie, elle ne s'enfuirait plus, comme elle avait fait, comme elle avait eu raison de faire ; et aucun bonheur humain n'égalerait la pure et parfaite joie des deux belles épousées.

A peine entrée dans la seule auberge de Gemmilly, qui est toute voisine de la gare, dès qu'elle eut commencé d'interroger l'hôtelière, grosse femme rougeaude au ventre énorme, traînant sur le carrelage de la salle des sandales retentissantes, elle eut peine à retenir un cri de joie, tant la prompte réussite de son projet dépassait ses espérances ! Le baron Jean d'Hermelinge n'habitait pas seul dans cette bourgade où il s'était établi l'an dernier ; il avait avec lui son beau-frère et sa sœur, M. et Mme de Brillac ; on la connaissait bien, et tout le monde l'aimait Mme Emmeline, parce que chaque fois qu'elle descendait dans le village, elle ne manquait jamais de s'arrêter sur la place pour distribuer des sous et des gâteaux aux gamins qui jouent à saute-mouton, pieds nus, autour de la fontaine ; et toute la famille logeait en haut du chemin qui monte entre le bois d'acacias.

- Tenez, de cette croisée, vous pouvez voir la maison. C'est la plus belle du pays.

La maison d'Emmeline ! on pouvait la voir ! Sophor s'était élancée, et, penchée entre les deux battants, elle contemplait avidement la bâtisse de briques élaboussée de jour, avec sa toiture d'ardoise pétillante d'un semis de poudre d'or, avec ses fenêtres qui s'avivaient de soleil. Jamais elle n'avait rien vu de plus lumineux que cette demeure. Plus loin, au-delà de trois grands bouquets d'arbres, qui se balançaient harmonieusement, la colline fleurissait sous le diaphane azur ; et la route montante vers la façade rose, que nuageait çà et là l'ombre vacillante des vignes folles remuées par la brise, était si claire, si dorée entre les acacias qui la jonchaient de blancheurs rougissantes pareilles à des papillons posés, qu'elle faisait penser à ces rayons qui, des gloires du paradis, descendent vers la terre en s'évasant ; sortes d'échelles jetées aux retours des divins voyageurs et par où les anges exilés remontent dans le ciel. Ah ! d'exil plus cruel que celui de Sophor, jamais il n'en fut ! Mais elle rentrerait dans l'amour par ce chemin de soleil et de fleurs.

Eh bien ! que faisait-elle là, à la fenêtre ? pourquoi ne s'élançait-elle pas vers Emmeline si proche ?

Elle sortit très vite de la salle, traversa la place presque en courant, commença de grimper la jolie route fleurie. « En voilà une, pensa l'hôtelière sur le seuil de l'auberge, qui est pressée de revoir ses amis ; bien sûr, c'est une bonne nouvelle qu'elle leur apporte. » Sophor se hâtait de plus en plus. Dans tout le charme souriant dont l'enveloppait la nature printanière, il y avait pour elle la présence d'Emmeline ; ces couleurs, ces fraîcheurs, et le pur jour, et l'odeur des acacias et les gazouillis des oiseaux, c'était Emmeline ou le pressentiment d'Emmeline ; en marchant, elle cueillit une branche d'églantier tout épanouie, qu'elle baisa à pleine bouche, petite touffe de lèvres parfumées.

Elle s'arrêta.

D'abord, en l'excès de sa joie, elle n'avait pu réfléchir, se rendre compte, posément, des choses. Il fallait se tracer une ligne de conduite, raisonnable. Se faire annoncer, entrer, dire au baron d'Hermeline : « C'est moi, je viens chercher votre sœur, faites-la prévenir que j'arrive, et que je l'emmène », rien de plus absurde. Il la chasserait, l'outragerait. Puis, il y avait, près du frère, le mari. Le mari ! Ces derniers temps, depuis que la hantaient si adorablement le souvenir et le désir d'Emmeline, elle avait souvent songé à cet homme ; mais, de lui être inconnu, de n'avoir aucun nom, il ne lui apparaissait pas comme véritablement existant. A présent qu'on l'avait nommé devant elle, qu'elle voyait la maison où il logeait, il se réalisait ; et Sophor en fut jalouse. « M. et Mme de Brillac. » Elle entendait la parole de l'hôtelière. Elle signifiait, cette parole, des baisers, des caresses, des tutoiements, un lit où l'on couche à deux. Oh ! elle le détestait, le mari ! Mais elle se contint. La rage lui aurait conseillé quelque imprudence. Plus tard, elle imaginerait un moyen d'assouvir sa haine contre celui qui possédait Emmeline. En ce moment, elle ne devait voir en lui qu'un obstacle ; obstacle malaisé à vaincre ; tout autant, plus encore que le baron Jean, M. de Brillac avait le droit de celer Emmeline, de repousser l'intruse. Il ne fallait donc pas songer à une lutte franche, qu'elle aurait préférée, mais procéder sournoisement, réussir grâce à quelque stratagème. Avertir son amie par une lettre que porterait une fille du village ? tentative dangereuse ; la lettre tomberait peut-être entre les mains du frère ou du mari ; et tout serait compromis ; on enfermerait Emmeline, ou on

l'emporterait. Une idée lui vint, qui lui parut excellente, avec ceci de fâcheux pourtant qu'elle ne pouvait être mise à exécution sur-le-champ, que le choix du jour et de l'heure serait laissé au hasard. Mais, puisque aucun autre moyen ne s'offrait, elle userait de celui-là. Mme de Brillac descendait quelquefois sur la place, seule, pour donner des gâteaux et des sous aux petites enfants qui jouent ; eh bien ! Sophor se tiendrait, du matin au soir, à l'une des fenêtres de l'auberge, au rez-de-chaussée ; elle attendrait qu'Emmeline vînt du côté de la fontaine ; alors elle l'appellerait, se ferait reconnaître, l'entraînerait dans l'hôtel, la déciderait à partir, et, par le premier train, elles s'enfuiraient n'importe où ! Elle se résigna donc à l'attente. Elle retourna vers le village. Mais non, c'était trop affreux de sentir Emmeline se voisine et de s'en aller sans l'avoir aperçue seulement ! Elle consentait à attendre avant de fuir avec elle, à ne pas l'embrasser encore, à ne pas lui parler encore : elle n'avait pas la force de renoncer à la voir dès aujourd'hui. Il fallait qu'elle la vît ! Et ce n'était pas impossible, cela ? Qui donc l'empêcherait de monter jusqu'à la maison, de rôder devant la grille ou le long de la haie, de guetter les fenêtres ? Quel délice si elle la devinait, même très loin, accoudée, au rebord d'une croisée ! Il y avait ce danger d'être surprise par le baron d'Hermelinge. Danger peu probable. Elle avait changé depuis tant d'années, et sa voilette était très épaisse ; puis elle prendrait patience jusqu'à la montée de la nuit ; alors, voilée de dentelle et d'ombre, personne ne verrait ses traits. Oui, elle resterait jusqu'au crépuscule dans le bois d'acacias ; mais, dès les premières étoiles, elle se glisserait entre les arbres vers la maison de briques, tournerait à l'entour, jusqu'à ce que par une porte ou par une fenêtre elle vît, oh ! rien qu'un instant, l'adorée. Peut-être aurait-elle cette chance de la regarder marcher dans quelque allée du jardin, en peignoir blanc, toute seule, et rêveuse ? Une douceur infinie emplît Sophor à cause de l'idée qu'Emmeline quelquefois, sous les branches, pensait à elle en se promenant, le soir. Elle pénétra plus avant dans l'épaisseur du bois fleuri ; ne voyant plus le chemin, elle supposa que, de là-bas, on ne pouvait plus la découvrir ; et elle s'assit dans les fougères, demeura immobile, le coude au genou, le menton dans la main. Elle avait les yeux ensoleillés d'espoir ; ses lèvres s'ouvraient en des aspirations de baisers. Ah ! cela était bien vrai, que le seul salut possible résidait dans Emmeline, puisque, d'en être moins loin elle se sentait heureuse et apaisée, malgré tant d'impatiences. L'extraordinaire, vraiment, c'était qu'elle fût si longtemps demeurée sans le besoin de la reconquérir, à tout prix. Que d'années perdues, qui auraient été si douces ! Mais il ne fallait songer qu'à l'avenir si beau ; Sophor s'emparadisait en le rêve des délices prochaines, se demandait si elle ne deviendrait pas folle de ravissement, à l'heure où l'unique chérie lui rendrait le parfum pas oublié de ses lèvres.

Tandis que l'ombre montait, rampant entre les bruyères, grim pant aux arbres comme pour aller dénicher dans les branches les lueurs roses du couchant pareilles à des oiseaux de flamme, Sophor revint lentement vers la route, la suivit jusqu'à la façade, en marchant du côté le plus sombre, vêtue d'un impalpable manteau de crépuscule ; et quand elle vit la grille, et la pelouse, au-delà, avec sa corbeille de roses, elle évita de passer devant la maison, longea la haie vers la colline. Elle fit lentement le tour du petit parc. Elle s'arrêtait de temps en temps, se hissait sur la pointe de pieds pour regarder par-dessus les verdure s, ou se baissait pour voir par quelque ouverture entre les épines. Personne. Elle continua de marcher. C'était presque la nuit, pas une fenêtre ne s'allumait. L'avait-on

trompée ? la maison était-elle vide ? Le baron d'Hermelinge, avec sa sœur et son beau-frère, était-il parti pour quelque voyage ? Ah ! mon Dieu, si son espoir était trompé ! si son amie n'était pas dans cette maison ! Elle fut vite rassurée. Le son d'un piano venait jusqu'à elle. Ce devait être Emmeline. Sophor reconnut un air de danse. Elle eût préféré entendre une autre musique, plus subtile ou plus violente, mystérieuse, l'une de celles où, dans leur élan vers l'inconnu, jadis, elles mêlaient leurs âmes ! Emmeline avait toujours aimé la musiquette. Elle avait tort. Non, elle ne pouvait avoir tort. Il s'accordait à sa nature ingénue, et futile, pas compliquée, pas sublime, ce goût des thèmes simples et vifs, qui troublent peu, qui amusent. Puis, n'importait l'air, puisqu'il s'envolait des doigts d'Emmeline ! Chaque note entraînait dans le cœur de Sophor comme une goutte de miel qui s'ouvre et se dilate en flamme ; et le rythme banal la berçait en des bras d'ange, vers le ciel. Une cloche sonna, le piano se tut ; du perron, une forte voix d'homme cria vers une fenêtre du premier étage : « Eh bien ! descends-tu ? Ton mari est déjà à table, tu sais qu'on dîne sous la tonnelle, dépêche-toi, j'ai une faim de loup. » La voix du baron Jean. Sophor l'avait reconnue. D'instinct, elle s'écarta, faillit prendre la fuite. Mais elle se méprisa à cause de cette peur ; elle se retrouva près de la haie juste à temps pour entrevoir la disparition d'une blancheur de robe vers une clarté, au loin, sous un arc de rameaux frêles. C'était là-bas, de l'autre côté du parc, que la table devait être mise. Elle marcha vite, le long de la haie, tourna, tourna encore ; elle fit halte. Elle entendait des bruits de cuillères et d'assiettes. Les branches écartées, elle distingua cinq ou six convives autour d'une nappe, sous les globes de deux lampes où se heurtaient des phalènes ; une fumée sortait d'une grande soupière en faïence.

Elle vit Emmeline.

Elle renversa la tête en arrière, très vivement, parce qu'en se précipitant elle avait déchiré son visage aux épines ! Mais elle se rapprocha, et elle regardait, regardait toujours, haletante.

Les dîneurs avaient grand faim. D'abord ils ne parlèrent pas. Ils se penchaient vers la table, la cuillère pleine allant de l'assiette à la bouche, redescendant de la bouche à l'assiette ; on entendait les bruits gras de la soupe entre les joues gonflées. Cela donne appétit, l'air de la campagne. Le baron Jean dit dans un gros rire : « Ma foi, je reprends du potage. » Il avait engraisé, en se renforçant. Sa barbe et ses cheveux blancs, courts, drus, brutaux, lui hérissaient la tête d'une neige bourrue, et il respirait du ventre, largement ; il avait, épanoui en sa joviale rudesse, l'air d'un géant content. M. de Brillac, robuste sous son habit de chasseur, montrait une face très rose, qui riait d'aise, sans raison précise, parce que la vie est bonne ; et Mme Emmeline, très blanche, plus belle que jolie, engraisée, sans corset en son peignoir de bazin blanc que serrait une ceinture de même étoffe, s'interrompait à chaque minute de manger pour faire avaler à une fillette perchée sur une haute chaise du pain trempé dans le bouillon ; et elle essuyait avec sa serviette la bouche de la petite qui disait : Encore ! Deux autres enfants, un garçonnet de dix ou douze ans, une demoiselle un peu plus jeune, étaient assis entre M. d'Hermelinge et M. de Brillac, en face d'Emmeline ; ils s'envoyaient des coups de pied sous la table, sans quitter leurs assiettes des yeux. La mère, qui les surveillait sans en avoir l'air, leur disait par instants : « Eh bien, Gaston ? eh bien, Constance ? » Mais le baron Jean, la bouche pleine : « Bah ! laisse-les s'amuser. Quand j'étais petit, je donnais toujours des coups de soulier contre une jambe de table. Ça avait usé le bois, à la fin. Un jour qu'on servait un

grand plat avec un gigot dedans, la table, sous le poids, fit la culbute, comme un infirme à qui manque sa béquille. » Tout le monde éclata de rire. Ce devait être la centième fois que ces bonnes gens entendaient cette histoire. Jamais elle ne leur avait paru aussi drôle. Pourtant Emmeline répliqua : « Si c'est comme ça que tu m'aides à bien élever ta nièce et ton neveu ! Tu devrais au contraire... » Elle n'acheva pas, parce qu'elle fut obligée de mettre très vite la serviette sous le menton de la toute petite qui avait fourré dans sa bouche un trop gros morceau de pain mouillé et ne pouvait pas l'avaler. « Moi, dit M. de Brillac, tandis qu'une servante aux bras nus lui changeait son assiette, il m'est arrivé une chose joliment curieuse aujourd'hui. Figurez-vous que je me promenais le long de la voie du chemin de fer, j'entends le sifflet d'une locomotive, je me dis : « Bon, voilà des imbéciles qui s'en vont au diable, tandis qu'ils pourraient rester chez eux tranquillement. » Mais ça m'est bien égal, les autres ; et comme il faisait pas mal chaud, - pas mal chaud pour la saison, - je m'essuyais le front avec mon mouchoir, vous savez, un mouchoir rouge, tenez, celui-ci. » Il déploya un énorme foulard, il continua : « Tout à coup, quelqu'un se jette sur moi, m'arrache le foulard, et disparaît. Jamais vous ne devinez qui c'était ! le cantonnier. Probablement il ne savait où il avait fourré son drapeau, et je le vis qui faisait le signal avec mon mouchoir ! » Le baron Jean, tout en pouffant de rire, ne voulut pas croire un mot de cette histoire. « Brillac nous fait des contes à dormir debout ; » ce n'était pas une raison parce qu'il était né dans le département de la Gironde, pour se fiche des gens. Mais Gaston, la fourchette dans une cuisse de poulet, demanda : « Alors, papa, si tu avais eu un mouchoir blanc, le train aurait déraillé ? » Ce mot parut si comique que tout le monde se tordit de rire ; le corsage d'Emmeline était tout secoué ; et, après cette gaieté, la femme et les deux hommes, un instant silencieux, se regardèrent, l'air satisfait ; il voulait dire, cet air, que c'est bon d'être comme ils étaient, ensemble, dans cette douce soirée, entre les arbres qui donnent frais, devant des plats qui sentent bon. Un attendrissement les prenait. M. de Brillac se leva, et, après s'être essuyé la bouche avec sa serviette, il prit entre ses mains le cou de sa femme et la baisa sur les deux joues. « Voyons, René, finis, veux-tu bien finir ! – Bah ! dit M. d'Hermelinge, faites comme si je n'étais pas là. » Il riait en dessous, il avait un projet ; celui de prendre sur ses genoux la petite perchée à côté d'Emmeline. Tandis que Mme de Brillac se défendait des caresses de son mari, il allongea le bras, saisit la fillette, l'enleva, la serra contre lui. « Voilà ! je n'avais pas de femme, j'en ai une maintenant, et je veux l'embrasser. » Et il berçait la mignonne, lui faisait des risettes, tandis que les deux aînés, levés de leurs chaises et se cramponnant à ses manches : « Moi aussi, mon oncle, moi aussi, embrasse-moi ! » Tout ce remue-ménage ne prit fin que lorsqu'Emmeline, d'un ton presque sévère, en repoussant son mari d'une main sur la bouche, s'écria : « Allons, vous êtes tous des fous, les grands comme les petits, on ne finira pas de dîner, ce soir. » Justement la servante mettait sur la table une épaule de mouton farcie d'où montait un excitant parfum d'épices ; le réveil de l'appétit produisit une trêve. On se remit à manger. Braves gens, gens heureux. Ils se complaisaient en leur familiale solitude, en leur honnête oisiveté ; c'étaient des cœurs paisibles, des esprits introublés. Depuis bien des jours, certainement, ils n'avaient lu ni un livre ni un journal ; le bruit des grandes villes n'arrivait pas jusqu'à eux. Cela leur était bien égal de n'être que médiocres ; ils ne pensaient pas à cela ; ils vivaient simplement, instinctivement ; ils ne savaient plus qu'il y avait, ailleurs, des désirs, des ambitions, des peines. Quand on eut servi le

dessert ! « Alors, dit le baron Jean en sa grosse gaieté, d'après ce que je vois il n'y aura que l'Empereur qui ne dînera pas aujourd'hui ? – Mais si, mais si, le voilà ! » répondit Emmeline. L'Empereur, c'était un petit homme âgé de six mois, de son vrai nom Félicien ; M. d'Hermelinge l'avait surnommé l'Empereur, donnant pour raison que le mioche ressemblait comme deux gouttes d'eau à Napoléon premier, et puis, aussi, parce que, ce bébé-là, c'était le maître de la maison qui pour eux était l'univers. Une grosse fille apportait l'enfant qui, la tête toute ronde et le visage bouffi, écarquillait, hors des langes, les doigts. La mère dit : « Donnez. » Mais, avant de prendre l'enfantelet, elle dégrafa le corsage de son peignoir, fit sortir des étoffes son sein gauche, très gros, comme boursoufflé, au bout large et violacé ; puis elle enleva son fils des bras de la bonne, et l'Empereur, les yeux presque pas ouverts, avec des mains qui pressent, avec sa bouchette avide, chercha, trouva le bout du sein, y colla ses lèvres humantes, téta avec des renflements, par instants, de ses grasses petites joues ; il semblait qu'on entendit le bruit coulant du flux dont il s'emplissait. Le sein d'Emmeline se bombait sous l'aspiration, gonflait ses veines bleues, et les lèvres du petit étaient plus roses que le tour du mamelon. « L'Empereur boit ! » cria Jean d'Hermelinge en levant son verre. « L'Empereur boit ! » répéta Gaston ; sa sœur cadette, dans l'inquiétude, déjà, de la maternité future, ne regardait pas du côté de sa mère, ne s'occupait que des cerises de son assiette. Mais les yeux de M. de Brillac rayonnaient fièrement. Voir sa femme, - celle qu'on fit femme, - allaiter l'être qu'on fit vivant ! voir le corps que l'on féconda corroborer l'engendrement, quelle auguste joie ! Il ne ressemblait plus du tout au banal gentilhomme campagnard, ou au gascon qui, tout à l'heure, racontait l'aventure du mouchoir utilisé en drapeau. Il était le père attentif à la maternelle épouse. Envahi lui-même d'une solennité, le baron Jean, dans une instinctive adoration du mystère auguste qui s'accomplissait, ne parlait plus, levait les yeux au ciel plein d'étoiles qui rayonnaient complaisamment vers cette mère, allaitant son petit ! Dans le grand silence, il semblait que la nature – les branches apaisées, les fleurs qui ne bougeaient presque plus, et le lumineux azur à travers le treillage de la tonnelle, - entourait de douceur approbatrice celle qui donnait plus de vie à l'enfant qui lui devait la vie.

Sophor s'enfuit ! Elle regagna la route, descendit en courant, avec la rapidité d'une pierre qui roule. Le sein d'Emmeline ! voilà ce qu'il était devenu, ce sein de vierge, pâle, où fleurissait une rougeur presque pas rose que traversait l'ombre d'un fil d'or, ce sein où une caresse un peu trop appuyée eut laissé une blessure, ce sein qui semblait fait d'une chair d'âme ! Il s'enflait comme la gorge des nourrices qu'on voit sur les bancs des promenades, il écarquillait sa cime violâtre et grumelée pareille à une vieille fleur trop épanouie. Et il allaitait ! Un mâle, à ce sein, aspirait de la virilité. Elle avait vu des gouttes blanches couler sur la molle rondeur. Il était, - ce sein d'amour si exquis autrefois en sa virginité stérile, - vilainement et exécrationnellement maternel ; la succion y déshonorait le souvenir du baiser ! Sophor ne s'inquiétait pas, en ce moment, du baron Jean ni de M. de Brillac, si contents, si joyeux, ni des enfants, vivants témoignages des maritales caresses ; elle ne songeait pas même au visage alourdi, trop gras et trop blanc, d'Emmeline ressemblante à une pesanteur fatiguée. Elle voyait cet horrible sein plein de lait ! et elle s'enfuyait éperdument. C'était l'impossibilité du salut qu'elle avait trouvée au bout de son pèlerinage. Pleine de l'ennui de tant de réalisations, elle s'était précipitée vers Emmeline comme vers le seul délice resté

inconnu : sa suprême espérance s'achevait en cette déception. Alors, quoi ? que lui restait-il ? On ne eut pas vivre pourtant sans désirer quelque chose ; et ce qu'elle désirait tout à l'heure si ardemment, lui était un objet de dégoût, d'horreur. Elle était comme un naufragé qui se serait cramponné à une branche pourrie et retombe et se renfonce. Dire que cela était vrai ! dire que cela était ainsi ! qu'Emmeline était maintenant cette féconde épouse, cette nourrice. Oh ! le geste dont Mme de Brillac avait tiré du peignoir le sein pareil à une tétine ! oh ! le regard plein d'un attendrissement bestial dont elle couvrait le nourrisson engraisé d'elle ! Et le plus affreux pour Sophor, ce n'était pas son dernier rêve nargué, bafoué, c'était la pensée que, désormais, l'Emmeline d'à présent lui gâterait l'Emmeline d'autrefois ; dans les songeries où son ennui cherchait des allègements, Sophor ne pourrait plus revoir son amie candide, fraîche, intacte, telle qu'elle fut. La mère se substituerait à la vierge. L'exquise forme étendue sur le lit de la maison dans l'île, aurait ce sein hideux ! et si, dans quelque chimère, elle se penchait vers la gorge où trembla l'ombre d'un cheveu d'or, ses lèvres d'amante y rencontreraient la compétition d'une petite bouche grasse, qui a soif. De sorte qu'une abominable raillerie du destin salissait l'unique blancheur, lointaine, dont s'autorisait hier encore son illusion de ne pas être irrémédiablement ténébreuse ; et sa nuit, qui n'espérait pas d'aurore, n'avait même plus cette petite étoile.

Une autre idée la poignait, dont elle ne pouvait se défaire, qu'elle subissait comme on a un cauchemar sur la poitrine : Emmeline était heureuse. Jalousie ? non certes. Malgré les dégoûts de la récente vision, elle gardait à son amie d'enfance une affection très tendre ; ce qui la navrait, ce n'était pas le bonheur d'Emmeline, c'était l'espèce de ce bonheur. Heureuse, à cause de la vie de famille, - à cause d'un mari, d'un frère, de trois enfants déjà grands, et d'un petit qui tête ! heureuse pour avoir obéi aux lois banales de l'existence, pour avoir fait ce que font toutes les femmes ! heureuse d'avoir été, d'être une honnête et simple créature ! Il semblait qu'une volonté inconnue imposât à Sophor, en même temps que le déshonneur de son premier et dernier désir, l'exemple de la félicité qu'elle avait répudiée. Elle aurait pu être ce qu'était Emmeline ; s'asseoir, elle aussi, avec son mari et ses enfants autour d'une table, sous une tonnelle ; donner le sein à un nouveau-né qui se gave, et s'en réjouir, et bailler, dès le wisth dans le salon du rez-de-chaussée, vers le bon sommeil près de l'époux qui, dès qu'il vous a étreinte, vous baise au front et s'endort. C'est vrai, pourtant, qu'ils sont tranquilles et qu'ils n'ont pas de tristesse, et qu'ils ne font pas de mauvais rêves, ceux qui sont comme tout le monde. L'orgueil de différer ne vaut peut-être pas la paix d'être banale ; On a des gloires et des hallucinations qui ressemblent à de divins sabbats ! on est extraordinaire ! on regarde les gens qui passent, par couples, avec leurs petits : « Ceux-là ne savent pas à quel point je suis étonnante ! » et l'on sourit de pitié, parce qu'ils ont l'air si niais en leur bonheur endimanché. Oui, mais ils rentrent chez eux, où le couvert est mis, où la lampe sous l'abat-jour éclaire la douce monotonie d'être honnête tous les jours, où les fillettes demandent, au dessert, le damier, pour passer le temps, tandis que les hommes, le mari, le beau-frère, les grands-parents parlent politique, s'assoupissent, les mains au ventre. Ah ! les imbéciles ! ah ! les élus ! Vous savez bien que vous mourrez, vous qui vivez ! et, pour être en repos dans le sépulcre, il faut avoir pris, dès ici-bas, l'habitude de la paix. Ce serait terrible, au moment de l'éternel sommeil, de ne pas savoir dormir. Mon Dieu ! (car Sophor pensait ce



nom, par un souvenir de coutume) qu'il serait épouvantable d'être dans une bière, sans y trouver autre chose que la continuation d'avoir si longtemps veillé ! Un mort qui, sous les paupières closes, vivrait ! Et le linceul peut-être n'est pas seulement fait de toile, mais de toutes les choses que l'on accomplit ou pensa. Penser diffère peu d'accomplir ; tôt ou tard, celui qui rêve agit son rêve. Puis, sait-on si nos songeries ne s'incarnent pas en quelque monde sidéral où les êtres sont nos chimères enfin substantielles ? Sophor, dès cette terre, s'était réalisée ; elle savait bien que c'était fini, que jamais des joies différentes de celles dont elle s'ennuyait, ne lui seraient possibles. Elle avait fait le tour de son destin. Elle n'ignorait plus, pareille à un voyageur qui suit des chemins accoutumés, ce qu'elle trouverait au tournant de la route ; les auberges étaient sans surprises. Ne plus rien espérer ! même ne plus rien craindre ! s'attendre à tous les plaisirs comme à toutes les détresses, être quelqu'un qui ne s'étonnera plus, être le désir qui aimerait autant ne pas être assouvi, et qui le sera pourtant comme il le fut hier (le châtement de l'Idéal coupable, c'est qu'il peut devenir réel, tandis que l'autre, au loin, toujours, se dérobe !) être, perpétuellement, une journée avertie et sûre de son lendemain, ah ! cela, c'est l'installation dans l'enfer, - dans un enfer où l'uniformité des supplices ne vous permet même pas la distraction de la douleur. Hélas ! les bonnes gens connaissent aussi la désolante monotonie ou les amertumes de vivre. Il ne faut pas croire que le bonheur soit si facile ; qu'il suffise de ne pas être criminel pour ne jamais souffrir. Si l'honnêteté impliquait fatalement le bonheur, tout le monde serait honnête, afin d'être heureux. Il y a, dans le contentement du devoir accompli, bien des regrets des fautes où l'on n'eut pas trouvé de véritables joies ! Et, même sans ces regrets, les cœurs simples ont des peines ; c'est, pour les mères, la toux des petits enfants pâles ; les maris connaissent enfin l'ennui de toujours le même front sur l'oreiller voisin. Ils sont satisfaits, néanmoins, les bourgeois, comme on les appelle, très satisfaits ; ils ont pris, dans leur air de l'être, l'habitude de croire qu'ils le sont. Illusion peut-être ! illusion sincère ; et, comme ils sont exclus des troubles, des recherches, des inquiétudes, leur félicité est comme un château de cartes qui se tient debout, parce qu'il n'y pas de vent. D'ailleurs, cette ressource leur demeure que s'ils voulaient être autrement, ils le pourraient ; c'est l'un des avantages de la vertu que, lorsqu'elle s'ennuie, elle songe qu'il lui serait possible de pécher, - pécher, pour les braves gens, c'est comme une réserve, où l'on ne touche pas, - tandis que le mal, malgré même le divin repentir, ne saurait devenir l'innocence ; et, tous les retours insipides, il ne sait plus que faire quand il s'est heurté au mur qui les borne. Sophor ne pouvait s'empêcher d'avoir cette idée que ç'aurait été très bon d'être semblable aux simples... Le calme de ce dîner sous la tonnelle, faisait qu'en descendant la route elle se prenait à pleins poings les cheveux ! sa colère contre ces imbéciles s'exaspérait d'envie. Ah ! ça, voyons, était-elle folle ? Cela ne lui suffisait donc pas qu'Emmeline, si longtemps désirée, lui fût apparue indigne du désir ; que, du sein d'Emmeline, eut coulé devant elle du lait maternel ? elle voulait un autre désespoir ? elle avait besoin, après la torture de la déception, d'une humiliation plus cruelle encore que cette torture ? elle n'était pas éloignée de penser qu'elle avait tort, que sa vie s'était trompée, qu'il faut être comme les sots pour être comme les heureux ? cela lui aurait plu d'avoir quatre enfants, comme Emmeline ? elle était de l'avis de Magalo mourante, qui regrettait le mariage, les bébés qu'on lave et le dîner qu'on fricotte ? Non, elle se révoltait, méprisait, répudiait ces lâches pensées. Elle ne consentirait jamais à cesser d'être

elle-même ! Elle était celle qu'elle était ! Rien de plus abominable sans doute, rien de plus outrageant pour son rêve ancien, que le sein d'Emmeline, tété ! n'importe, elle ne s'avouait pas vaincue, elle bafouait le bonheur de son amie, et elle s'en allait, et elle fuyait, et, par instants, elle éclatait de rire. Alors elle entendait deux rires : le sien, et un autre, dans ses oreilles, qui ne venait pas d'elle.

### III

Revenue à Paris, elle se replongea désespérément en l'infâme aventure. Elle trouverait dans son péché même la guérison de l'ennui qu'elle en avait. Ce qu'il fallait éviter, c'était la trêve entre deux plaisirs, ce moment où l'on juge la joie de naguère et celle de tout à l'heure. La continuité ne laisse pas de place à la lassitude ; les ivrognes intelligents sont ceux qui, à peine éveillés, ressaisissent leur verre, grisent le déboire ; elle ferait comme eux. Dût-elle mourir à la tâche, elle ne s'accorderait jamais de répit ; elle serait pareille à une bête lâchée, qui mord en courant. Puis elle se dit que ses sensations d'hier n'étaient pas les seules que l'on pût devoir à la concupiscence dont elle fut dévorée ; qu'il y avait certainement des luxures encore ignorées d'elle. Elle n'avait eu que des amies à peine expérimentées, - Magalo elle-même se montrait peu ingénieuse, - et Sophor croyait avoir beaucoup à apprendre. Il était impossible que le vice se bornât à si peu de volupté. Elle n'en était plus à craindre l'avilissement de soi : elle n'hésiterait devant aucun forfait, si abominablement subtil, ou si singulièrement atroce qu'il fût ; il importait, avant tout, de ne pas s'ennuyer, de ne pas voir dans la glace des yeux vagues où l'espérance est morte. Elle voulait désirer.

Rompre avec ce qui avait été jusqu'au jour d'hier sa vie, c'était le plus pressé. Elle quitta son hôtel de l'avenue de Villiers, où les mêmes aspects lui donnaient les mêmes pensées ; elle ne reçut plus aucune des femmes que sa fantaisie avait agréées ; d'une insulte, presque d'une bourrade, elle chassa, après une querelle, Céphise Ador toujours tendre avec de soudaines fureurs - bonne chienne aux rages de louve ; et, libre, elle se précipita.

Il y a, vers Montmartre, des cafés, des brasseries, qu'une particularité signale. Le jour, rien de singulier derrière les grandes glaces de la devanture ; des gens déjeunent, tranquilles, jouent aux dominos, font une partie de billard. Sur les banquettes de cuir les garçons dorment, secoués tout à coup par la voix du patron ou d'un consommateur. Mais, le soir, dans le flamboiement du gaz, la salle se peuple de filles qui vont et viennent, une cigarette aux lèvres, ne s'assoient que rarement. Les unes sont à tout à fait jeunes, les autres tout à fait vieilles. Ici la prostitution parisienne commence, ici elle finit. On en part, on y revient. Les anciennes sont obèses, avec des corsages qui surplombent tout le marbre d'une table, les nouvelles ont des maigreurs de trotteurs qui déjeunent d'un croissant dans du lait. Elles se tutoient en une espèce d'argot où se mêlent à des mots de rapins, - des locutions de souteneurs. Elles sont laides, même celles qui ont été belles, même celles qui seront jolies ; le pas-encore de celles-ci ne vaut guère mieux que le déjà-plus de celles-là. Leurs toilettes pourraient faire penser que, chez une marchande à la toilette où l'on faisait un coup, elle se sont habillées à la hâte pendant que la police enfonçait la porte ; tant le hasard de leur ajustement assemble de couleurs diverses, tant il se mêle de friperie à leur élégance. Mais, d'ordinaire, les chapeaux sont neufs, éclatants, avec des fleurs furieuses et des

rubans effrénés ; chapeaux achetés le matin, en revenant de chez la crémière, à la modiste de la rue Clauzel ou de la rue Labruyère, avec l'argent de quelque nuitée lucrative. Et presque toutes elles ont les mains nues, parce qu'elles n'ont pas de gants, ou bien parce qu'elles n'ont pas pensé à se reganter, en descendant l'escalier de l'hôtel voisin. En somme, pour celui qui entre et qui sort, rien, dans ces endroits, d'extraordinaire : quelque chose, avec plus de bassesses et moins d'illusion possible, comme les salles de grands restaurants nocturnes ; différence du champagne à la bière ; et le musc ici sent mauvais. Mais, pour qui sait les choses, ces femmes, - il y en a quelquefois plus de deux cents autour de presque pas d'hommes, - se distinguent du reste de la prostitution parisienne par une spécialité. Elles sont celles qu'on vient chercher pour d'anormales et laborieuses débauches. Elles sont les adroites et les infatigables ; elles savent leur métier, l'étudient encore, s'y perfectionnent en l'exerçant ; le lieu où elles s'assemblent serait le salon de quelque maison publique, si elles étaient nues et si elles provoquaient les hommes. Mais, bien qu'elles consentent à suivre celui qui leur fait signe, ce n'est pas la luxure virile que, fonctionnellement, elles s'offrent. Elles vivent deux par deux au troisième étage de quelque maison garnie, sont jalouses, se querellent, arrivent quelquefois à la crèmerie ou à la table d'hôte avec des joues labourées d'ongles ; et, « collées », ayant l'habitude des lits sans mâles, elle vendent à d'autres femmes, - qui savent où les trouver, - ce qu'elles se donnent entre elles. Elles font le commerce du vice qui leur est habituel et, avec quelques-unes, agréable ; dans le café ou dans la brasserie qu'elles hantent – sorte d'ignobles Halles – viennent s'approvisionner les entremetteuses chargées d'égayer les fins de souper des étrangères détraquées ou des Parisiennes en folie. Après certains dîners mensuels où les hommes ne sont point admis, des cabotines grises de champagne et de rire, qui ne savent plus à quoi tuer le temps, montent dans des fiacres, s'en vont vers Montmartre ; et elles se mêlent à ces filles, non dans la salle commune, mais au premier étage, ou dans quelque cabinet par delà les billards. A cause des garçons qui passent, l'air digne, levant sur d'énormes plats, tirés des buffets pour la circonstance, des buissons d'écrevisses ou des poulets froids, les habitués devinent tout de suite qu'il y a là des « personnes chic » en train de faire la « fête » ; les garçons referment la porte très vite. Et le lendemain les cabotines, qui s'anuitèrent dans un hôtel douteux, ou dans quelque appartement garni, s'en retournent par les rues pleines de balayeurs, en hélant des fiacres ; revenues dans le luxe douillet de leurs appartements, elles tombent comme des choses qu'on lâche, sur le lit ou sur la chaise-longue, et s'endorment sans se déshabiller. Car les filles qu'elles suivirent pratiquement méthodiquement, froidement, terriblement, les immondes mystères, savent toutes les étreintes qui brisent, tous les acharnements qui anémient, toutes les violences et toutes les lenteurs. Mais, elles, elles ne se lassent point, - se réservant à leurs amies – et, le jour suivant, pas énervées, en bonne santé, les yeux tranquilles, prêtes à de nouvelles tâches, elles retournent au café ou à la brasserie avec le paisible ennui, sans désir ni rancœur, d'un employé qui revient au bureau ou d'un artisan qui rentre à l'atelier.

Sophor, sous des voilettes épaisses que parfois elle levait effrontément, comme par défi, - qui donc défiait-elle ? – fréquenta ces lieux sinistres. On la remarqua vite. Elle fut, dans ces bouges, célèbre, comme populaire. On ne savait pas son nom. On l'appelait « la grande dame ». Dès son arrivée, des chuchotements parmi les filles groupées entre les tables. Quelques-unes jetaient

leur cigarette, parce que peut-être elle n'aimait pas l'odeur du tabac. Et il y avait une légende autour d'elle : qu'elle était très polie, très convenable ; qu'elle avait des dessous de dentelles et de soie comme on n'en avait jamais vu ; qu'elle oubliait sur la cheminée des billets de banque dans des bourses d'or. Aussi, dès qu'elle avait pris place dans le coin le moins lumineux, on rôdait autour d'elle, n'attendant qu'un clignement d'yeux ou qu'un vague geste pour courir à elle, pour s'asseoir à sa table ; celles que, les soirs passés, elle emmena, avaient, là-bas, des airs de mauvaise humeur si elle ne les appelait point. Reconnaissait-elle celles qui l'avaient suivie ? pas même. Pour se souvenir, il aurait fallu qu'elle eût prêté attention. Elle ne choisissait pas. La première venue, voilà celle qu'elle préférait. Toutes lui étaient bonnes, également, puisque toutes lui étaient également horribles. Oui, horrible. Elle les détestait, les méprisait, retournait à elles comme à un vomissement. Elle avait connu l'ennui de son vice, maintenant elle en connaissait le dégoût. Elle sentait un frisson lui courir les reins et des nausées lui gonfler la gorge à la pensée que, tout à l'heure, elle serait touchée, embrassée, par ces mains, par ces bras, que ces bouches lui mettraient une haleine dans la bouche. Mais, docile à quelque fatalité, il fallait qu'elle vînt chercher ces filles, qu'elle les possédât l'une après l'autre, toutes, et qu'après celles-ci, elle en prît d'autres, et après d'autres, d'autres. Non seulement elle le devait, mais elle le voulait. Par une inconcevable aberration, elle enviait ce qui lui était affreux, exigeait ce qui la comblait d'agonie. Elle était décidée au plaisir par l'horreur qu'elle en avait. Au plaisir ! Depuis longtemps, elle ne connaissait plus les affolants bonheurs ; jamais plus elle n'avait dans la gorge de sincères râles d'extase. Même hideux, son péché la laissait calme. Elle ne s'émouvait pas des pires excitations. Pour une seconde d'ivresse ou d'oubli, oh ! que n'eût-elle donné ! mais l'oubli lui était interdit, précisément. Elle n'éprouvait même pas quelque allégresse de victoire lorsqu'en l'accomplissement de sa besogne elle contraignait à un cri l'une de ces filles étonnée de l'inaction que Sophor exigeait d'elle et du spasme qu'elle la condamnait à subir. Elle ne s'en acharnait pas moins à son sale labeur. Elle ne donnerait pas raison aux imbéciles, aux braves gens ! Elle continuerait sa destinée, accomplirait sans relâche son office de bafouer, par l'exemple de ses souillures, la sainteté des mères, l'honnêteté des épouses, la candeur des vierges. Il lui restait l'orgueil d'être scandaleuse ! orgueil sans joie, orgueil cependant. Et elle était soutenue par le Rire dans son oreille, par le Rire si fréquent aujourd'hui, qui l'irritait, l'éperonnait, l'enrageait. Puis, savait-elle si, une nuit ou une autre, elle ne trouverait pas dans l'excès quelque au-delà qui lui rendrait le plaisir ? Elle n'était pas morte toute entière, elle pourrait revivre. Il fallait chercher, chercher encore, chercher toujours. Elle descendit plus avant dans l'ignominie. Elle s'habilla en homme pour visiter les lieux abjects où le parfait abrutissement des filles leur est une espèce de crapuleuse innocence. La prostituée est bête comme un ange. Sophor faillit s'intéresser à ces misérables en qui l'inconscience équivaut presque à une pureté. Mais c'était toujours des bouches et des seins et des bras et des flancs ! Ah ! véritablement, les mauvais esprits, tentateurs de l'humanité, manquent d'imagination. Que c'est un petit univers, le vice, et qu'il faut peu de temps pour en achever le tour ! Comme on se retrouve vite aux endroits où l'on séjournait hier ! comme il est borné, l'horizon du mal ! Les Possédés sont des dupes, puisque Celui qui leur promet l'infini leur ouvre un espace à peine plus grand que la fosse où ils seront couchés tout à l'heure avec leurs mauvais désirs devenus vers de terre. C'est bien la peine de ne

pas être sains, bons, chastes, de renoncer ici-bas à la conscience paisible et au paradis, là-haut, cette conscience devenue ciel, si l'on ne doit obtenir en échange, d'abord, que de douteux plaisirs toujours les mêmes, et, plus tard, que l'écoeurement de les avoir obtenus, avec l'impossibilité d'en conquérir d'autres. On donne son âme, et l'on reçoit- si peu de chose. Pas même peu de chose : rien ! Cependant, sombrement éblouie encore par la vision de Celle qui s'érigait, sur le trône sabbatique, avec un diadème de diamants noirs, Sophor n'osait pas blasphémer la Démonne qui l'élut et l'épousa ; elle se refusait à confesser qu'il n'y a pas de mystères où l'être revit, s'exaspère, ne défaille que pour s'exaspérer encore, et se divinise épouvantablement ! En somme, elle n'avait connu que les douceurs bientôt fades des baisers ; même dans les plus orgiaques outrances, elle n'avait pas tenté la douleur, n'avait pas essayé de demander la joie aux supplices ! C'était peut-être grâce à la souffrance qu'elle cesserait de souffrir. Voir pleurer des yeux, sentir que des cœurs saignent, il y avait là une suprême ressource. Et ce qui l'inclinait à le penser, c'était que, plusieurs fois, au milieu de ses désolations, elle avait trouvé une espèce d'amusement à sentir non loin d'elle le désespoir de Céphise Ador qui, toujours éprise, toujours jalouse, la guettait, la suivait ; de Céphise Ador que, des matins, au sortir de quelque bouge, elle reconnaissait au fond d'un fiacre, sanglotante et se mordant les poings. Ainsi quelque chose en elle s'émouvait encore devant la torture de la femme : elle conçut l'espérance de prendre intérêt à la chair douloureuse. Elle installa dans son nouvel hôtel cet étrange atelier de martyr et de débauche, où la froideur des marbres se hérissait d'angles déchireurs, où des créatures, les unes suspendues à des trapèzes, les autres virant vertigineusement dans des paniers d'acier, tombaient soudain, toutes les cordes rompues, sur des tapis d'épines, d'où elles ne se relevaient, les pieds saignants, que pour y retomber et s'y ensanglanter les mains, la gorge, la face. Elle vit des nudités se tordre en des bains de glace brisée. Chercheuse affamée de ne pas avoir faim, elle s'attable, hideuse, au festin des corps vivants, mordus et mangés ; elle se saoula de la rougeur des blessures. Elle fut effroyable. Elle fut la diabolique réalisatrice des chimères qu'inventa la satiété des vieux rois et des impératrices lasses. Belle encore, et riche, et illustre en son ignominie, elle fut l'inexorable tourmenteuse de toutes celles qui se donnent ou se vendent, et, parce qu'elle semblait prendre plaisir à leurs tortures, elles lui en étaient reconnaissantes. Mais les gratitudes même ne la surprenaient pas ! Et elle s'ennuyait, intolérablement. Pas même le crime ne la réveillait de sa veule inapétence ; il fallait qu'elle fît effort pour sourire aux gouttes de sang. Hélas ! qu'il lui aurait été doux de ne pas être effrayante, de ne pas chercher, dans les férociétés, l'oubli de la morne détresse ! Ne pas faire du mal, comme elle l'aurait voulu ! puisque faire du mal ne lui faisait pas de bien, puisqu'après les épouvantables tentatives pour s'enfuir hors de l'ennui, elle se trouvait toujours en face de la limite, de la clôture, du mur, qu'elle rêva d'enfoncer, qui ne s'ouvrirait jamais. Oh ! un peu de repos, voilà ce qu'elle eût désiré. Le repos ne lui était pas permis. Il fallait qu'elle suivît son chemin, - si fatiguée pourtant, - qu'elle allât jusqu'au bout du devoir qui lui avait fait une exécration providence. S'évader de son destin, c'était impossible. Une poussée la contraignait de marcher encore, toujours ; une main sur la nuque l'obligeait à boire encore, toujours, l'eau de la source empestée ; et, même avec un goût de sang, cette liqueur ne l'enivrait plus. Vraiment, elle se faisait pitié à elle-même, quelquefois. Plus elle était détestable, plus elle méritait de miséricorde ; l'excès même de son crime, lui semblait-il, l'en

absolvait. Mais elle n'avait pas le droit de s'attarder à se plaindre. Elle avait bien autre chose à faire ! Inévitablement elle devait se vouer à la recherche de l'introuvable, au recommencement de l'effort toujours illusoire. Car ce serait trop commode aussi, - après s'être précipitée dans un abîme fangeux - d'en pouvoir remonter, et, ne s'y étant pas rompu le crâne ou les reins, d'en secouer la boue et de s'en aller en chantant. Tu es là ? restes-y. Tous tes soubresauts n'auront d'autre succès que de te faire pénétrer plus avant dans l'opaque et sale profondeur. Tu es la prisonnière de ta faute ! et le pire désespoir de ta descente, les yeux clos, de plus en plus lourde, ce sera la pensée qu'il y a, si loin de toi, là-haut, des prairies avec des fleurs et le ciel avec les étoiles.

Une fois, pour l'un des abominables jeux où s'enrageait se double impuissance de ne pas les tenter et de s'y plaire, il lui fallait quelque enfant jolie et frêle, douce comme les agneaux que l'on saigne. Les expériences de certains mages exigent ces chétives et tendres créatures que Cagliostro appelait des Colombes. Sophor songea, chercha dans le passé. Son esprit se posa sur Silvie Elven. D'abord, avec pitié. Mais bientôt elle se réjouit, presque. Elle devrait peut-être un réveil de sensation à l'épouvante, aux tourments de cette pauvre mignonne, si délicate, si menue, tout de suite plaintive ; ce serait joli, cette hirondelle blessée. En outre, bien qu'elle n'aimât point Mlle Elven, - puisqu'elle n'aimait plus personne, - elle gardait d'elle un souvenir attendri ; à coup sûr, il lui en coûterait de faire du mal à cette petite, si fragile ; et ce qu'il y aurait de cruel pour elle-même dans l'exécution de son dessein fut précisément ce qui la résolut à l'accomplir.

Par un soir de pluie et de boue, elle monta dans un fiacre, jeta au cocher l'adresse de Mlle Elven. Elle eut un étonnement qui la fit se pencher en dehors de la portière. Il lui semblait avoir entendu un froissement de robe, tout près ; comme si on l'avait guettée, comme si on s'était approché pour écouter l'adresse lancée à haute voix. Elle vit en effet, cachée d'une longue pelisse à capuchon, une femme qui maintenant courait sur le trottoir, le long du mur ; et cette femme monta dans un coupé qui s'éloigna très rapidement. Qui donc ? Céphise Ador ? oui, peut-être ; peu importait en somme. « Eh bien ! partez donc ! » dit-elle au cocher. Pendant le chemin, dans les secousses de la voiture, qui roulait lentement, très lentement, elle pensait à la surprise de Silvie, aux effarouchements qu'elle aurait dès les premières paroles, avec tant de pudeur aux joues et d'effroi dans les yeux. Elle serait comme une poupée vivante à qui l'on viendrait demander de se laisser couper en morceaux. Elle dirait oui pourtant. Sophor savait que d'un geste, d'un regard, elle ferait tout ce qu'elle voudrait de la docile créature. Ou, plutôt, Silvie ne dirait rien ; se laisserait emmener.

Le fiacre avançait si lentement, que Sophor mit une heure presque entière à arriver devant la maison de Silvie. Elle monta très vite, sonna violemment à la porte du troisième étage. Elle avait de ces brusqueries ; ses gestes souvent semblaient plutôt l'effet d'un ressort, que d'une volonté humaine. Et, la porte ouverte, elle se trouva en face - non pas d'une femme de chambre ou de Mlle Elven - mais de Céphise Ador, farouche, rude, échevelée, qui cria :

- Te voilà, toi ! allons, entre. Ça t'étonne que j'ouvre la porte ? qu'est-ce que ça fait ? tu viens pour voir Silvie, entre donc, qu'attends-tu ?

D'abord Sophor sourit. Une pensée, presque amusante, venait de lui traverser l'esprit. Céphise ? chez Silvie ? est-ce que, par hasard ?... Eh bien ! pourquoi non ? Mais la comédienne avait le visage singulièrement pâle ; et sa voix

saccadée, tout son air, effaré, hagard, ne permettait à Sophor de croire qu'elle interrompait une tendre mêlée sur la chaise longue ou les peaux d'ours blanc. Elle eut au contraire l'impression qu'il s'était passé ou qu'il allait se passer quelque chose de violent, de formidable ; une curiosité lui vint. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas été curieuse. Elle suivit Céphise. A peine dans l'atelier, où rien n'avait changé, où riait toujours le joli désordre dont s'amusa jadis le va-et-vient de tant de belles filles, Céphise posa brutalement la lampe sur une petite table, devant la lustrine verte qui voilait la table à modèle, puis, se tournant vers Sophor :

- Oui, je suis ici, moi ! dit-elle ; et, tu sais, nous avons à causer.

Mme d'Hermelinge s'assit.

L'autre, allant et venant, parlait, avec des grincements de dents quelquefois :

-Alors, c'est vrai, je ne me suis pas trompée ! Tu mentais et elle mentait. Tu aimes toujours Silvie, puisque tu viens chez elle ! puisqu'elle t'attendait. Oh ! tu comprends bien que je n'ignore pas ce que tu fais depuis tant de mois, depuis que tu m'as battue et chassée. Tu es épouvantable, il n'y a pas de monstre qui te vaille. Mais cela m'est égal, toutes les femmes que tu emmenais et qui s'en retournaient le lendemain avec des visages de mortes. Je les voyais sortir. Je pensais, en les regardant : « Elle ne les aime pas, elle ne peut pas les aimer. Tant que ce ne sera pas Silvie, je ne dirai rien, je me tiendrai tranquille. » Et je continuais à m'informer, à guetter. Ca ne m'était pas toujours facile, à cause du théâtre. Je ne suis pas riche, moi, et comme je n'ai pas d'amant, il faut, pour vivre, que je joue la comédie. Non ! les enragements que j'avais lorsque, tout à coup, au milieu d'une scène, l'idée me venait que, peut-être, à cette minute justement, tu étais avec Silvie, et que vous faisiez des plaisanteries sur cette pauvre Céphise, en train de jouer, qui ne pouvait pas vous surprendre. Mais, ce soir, je ne sais pas pourquoi, j'ai eu un pressentiment. Aller au théâtre, ça m'aurait été impossible. Je me suis postée devant ta porte. Ils m'attendent, là-bas. Eh bien ! ils peuvent m'attendre : le public cassera les banquettes si c'est son envie ; voilà qui m'est égal, par exemple. Alors, tu croyais que je ne saurais jamais la vérité ? que je n'aurais jamais de preuves ? Je t'ai entendue dire l'adresse au cocher ! Et je suis partie, et je suis arrivée ici avant toi. Tu entends ? avant toi. Mais voyons, tu ne comprends donc pas ? je te dis que je suis ici depuis longtemps, - depuis très longtemps, - et que Silvie était seule et que je lui ai parlé. Regarde-moi ! M'entends-tu ? Ca ne te fait pas peur que j'aie trouvé Silvie toute seule, et que je lui aie parlé ?

Cette rage de Céphise, Sophor aurait pu la calmer en affirmant que depuis plusieurs années elle n'avait pas vu Silvie ; qu'une circonstance sans lien avec les choses d'autrefois l'avait amenée ici ; la jalouse, dont un mot câlin triomphait si vite, se serait laissée persuader. Mais Mme d'Hermelinge prenait intérêt à la fureur de son ancienne amie grinçante et bégayante sous ses cheveux secoués, qui rôdait par l'atelier, les yeux fous, comme un bête belle et terrible ; il lui semblait de plus en plus qu'une aventure étrange s'était produite ou allait se produire ; il ne fallait pas apaiser Céphise.

Sophor dit froidement :

- De quel droit m'espionnes-tu ? Je suis libre. Je viens chez Silvie parce qu'il me plaît d'y venir et j'aime qui je veux aimer.

- Misérable ! tu vois bien que j'avais raison !

Céphise sauta sur Mme d'Hermelinge, la saisit par le cou, voulut l'étrangler ; et elle approchait, pour la mordre, sa rouge bouche aux dents haineuses. Mais, d'une seule secousse, Sophor se dégagea, envoya la comédienne rouler sur le tapis. Puis, en se levant :

- Assez de cris et de folie. Il faut que je voie Mlle Elven. Où est-elle ?

Elle marchait vers la porte qui, de l'atelier, ouvre dans la chambre à coucher ; Céphise Ador avait rampé vers elle, la retenait de ses deux bras autour des jambes.

- Reste, reste. Elle n'est pas dans sa chambre. Elle est sortie. Elle va rentrer. Tu la verras dans un instant. Je te jure que tu la verras si tu le veux absolument. D'abord, écoute-moi, j'ai à te parler. J'ai toujours ces colères. C'est plus fort que moi. Je ne peux pas me retenir. Mais je t'assure que c'est grave, ce qui se passe, que j'ai à te parler sérieusement. Et je te supplie de m'écouter. Après, si tu veux, tu verras Silvie. Oh ! mon Dieu, oui, si tu veux, tu la verras.

Elle sanglotait avec des secousses de tout le corps, sous les grands cheveux dont elle-même essayait ses larmes, étouffait ses cris. Sophor s'était rassise.

- Eh bien, ce que tu as à dire, dis-le, et parle vite.

Parmi des râles et des pleurs :

- J'ai à te dire, reprit Céphise Ador, qu'il arrive des choses bien terribles. Vois-tu, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de ne pas rester ici, c'est de nous en aller tout de suite. Ailleurs, nous serons mieux. Ailleurs, très loin. Ah ! si tu voulais t'en aller avec moi, très loin. Pas en France. A l'étranger, où sont des gens qui ne nous connaissent pas. Nous cacher, nous mettre à l'abri, ce serait encore possible. Mais il ne faudrait pas perdre de temps. Si tu voulais, nous prendrions le train ce soir même. Pas besoin de malles. Nous achèterions en route tout ce qu'il nous faudrait, après avoir vendu nos bijoux. Nous irions, si tu veux, en Amérique. Et tu n'aurais à t'inquiéter de rien. Avec mon talent, n'est-ce pas, je gagnerais toujours l'argent nécessaire ? Mais il faudrait partir tout de suite. Demain, il sera trop tard. Oh ! mon amour, mon éternel amour, viens-t'en, je te supplie de t'en venir ! Si tu savais comme je t'aime, et comme je t'aimerai. Tu peux être sûre que jamais plus je n'aurais de méchanceté. Tu feras ce que tu voudras, je ne me plaindrai de rien. Pourvu que tu sois gentille de temps en temps, après m'avoir rudoyée et battue, je me jugerai satisfaite ; je n'aurai rien à désirer, puisque je t'aurai, ma bien-aimée chérie ! Allons, n'est-ce pas, c'est dit ? Nous sortons de cette maison, où nous n'avons que faire. Sophor, je t'en prie, emmène-moi, emporte-moi, j'ai peur ! Nous ferons un grand voyage. Donne-moi tes pieds, que je les embrasse. J'adore tes pieds. Tu vois, je pleure. Aie pitié de moi. Si tu pouvais comprendre combien j'ai peur, combien il est nécessaire que nous nous en allions ! Viens, mon adorée. Un jour, plus tard, bientôt, je t'expliquerai tout. Allons-nous-en.

Sophor s'ennuyait enfin de ce radotage éperdu ; puis, cette femme, rebut des anciens désirs ! Elle se dressa, elle dit durement :

- Tu es folle. Va-t'en si tu veux, je reste. Où est Silvie ?

Céphise Ador se dressa en un grand cri de rage. Puis, forcenée, la tête en avant, les coudes aux côtes et les poings serrés :

- C'est bien décidé, tu veux la voir ?

- Oui.

- C'est pour elle que tu es venue ?

- Oui.



- Et tu viens ici souvent ?  
- Oui.  
- Pendant que je répète ou que je joue ?  
- Oui.  
- Et tu l'aurais embrassée ?  
- Oui.  
- Sur son lit ?  
- Oui.  
- Elle aurait dormi avec toi ?  
- Oui, oui, oui. Où est-elle ?  
Céphise lança un éclat de rire.  
- Elle est ici, imbécile ! où veux-tu qu'elle soit ? Elle ne sort pas le soir, cette petite fille. Elle aurait trop peur dans les rues. Elle est ici, c'est certain.  
Sophor, étonnée, demanda :  
- Pourquoi ne vient-elle pas, si elle nous entend ?  
- Eh ! je ne t'ai pas dit qu'elle nous entendait. Non vraiment, je ne crois pas qu'elle nous entende.  
Le rire de Céphise redoubla, plus brutalement sonore. Elle ajouta :  
- Si elle ne vient pas, c'est qu'elle dort.  
- Dans sa chambre ?...  
- Non, non, pas dans sa chambre. Nous t'avons ménagé une surprise, Silvie et moi.  
- Silvie et toi ?  
- Oui, toutes les deux. Nous sommes très bonnes amies. Je lui ai dit : « Sophor, vous la connaissez bien, n'est pas comme tout le monde. Puisqu'elle va venir, puisque vous l'attendez, puisque vous devez dormir ensemble, il faut l'amuser par de l'imprévu. Une femme, dans un lit, entre les batistes les dentelles, c'est banal. Il faut trouver quelque chose de plus singulier, de plus nouveau. » Et, comme elle ne trouvait rien, j'ai trouvé pour elle, moi !  
- Toi ?  
- Moi. D'abord elle ne voulait pas, elle hésitait, je lui ai fait comprendre que tu serais très contente, elle a fini par m'obéir. Et pour t'amuser, voici ce que j'ai imaginé. Tu sais, autrefois, elle avait commencé un grand tableau. Une Ophélie, parmi des fleurs. Était-ce bien une Ophélie ? enfin une jeune fille étendue, avec des lys et des roses sur une tunique, sur les bras, sur la poitrine. Eh bien ! j'ai couché Silvie sur la table à modèle, elle t'attend là, tu vas voir comme elle est jolie. Ah ! j'espère que tu me diras merci de l'avoir habillée et couchée pour toi !  
Alors, levant d'une main la lampe, Céphise, de l'autre fit glisser la lustrine verte qui voilait la table à modèle : sur la banquettes en pente, Silvie Elven, toute mignonne, pâle, en son long peignoir crème jonché de fleurs – ses cheveux légers posés à son front comme de menus papillons d'or, - apparut délicieusement fine et frêle et souriante. Elle ressemblait à une poupée dont on aurait fait la statue d'un tombeau. Et à l'un des seins de l'assassinée, si délicat, si gracile, que le baiser même eût épargné, il y avait le stylet ancien dont le manche figurait une tête de mort aux yeux de rubis.

#### IV

Maintenant ses complices s'effraient d'elle. Celles même qui affrontèrent les sanglants travaux dans l'atelier de martyr et de débauche, s'écartaient de Sophor, n'osaient plus la regarder en face, car elle était devenue terrifiante. Elle demandait aux alcools, à l'opium, au pâle poison qui glisse sous le derme comme une délicieuse mort, l'oubli des tristes heures ; mais, dans les plus furieuses ou dans les torpides ivresses, elle ne pouvait pas oublier ; elle revoyait, sur le lit de fleurs, la petite Elven assassinée par Céphise, et Céphise arrêtée, jugée, condamnée, jetée dans une prison ; d'autres visions derrière celles-là s'ébauchaient, se formaient : elle discernait en un vague lointain d'ombre, en deçà d'une soirée de printemps où un nouveau-né tétait le sein d'Emmeline, une autre morte sur un autre lit, Magalo dans la chambre d'hôtel. Et tous les horribles souvenirs qu'avouait en paroles confuses l'emportement ou la veulerie de ses délires, ajoutaient tant d'épouvantement aux fausses joies des libertinages, faisaient d'elle, - si pâle à présent, le fard tenant mal sur peau convulsée, - une si spectrale compagne, que toutes avaient peur ! En s'éloignant, elles emportaient le frisson de s'être prostituées en un cimetière, d'avoir été étreintes en un linceul par un spectre à qui resterait de la chair.

Et les matins de ces nuits étaient, pour Sophor, épouvantables. Quand elle écartait ses cheveux, à demi réveillée de si courts sommeils, - ses yeux nocturnes comme insultés et méprisés par la pure lumière, - quand le sentiment lui revenait qu'il allait falloir vivre encore, être aujourd'hui ce qu'elle fut hier, recommencer enfin ! une telle horreur d'elle-même et de tout l'emplissait, que des glouglous de bile lui montaient à la gorge ; parfois elle espérait qu'elle allait vomir sa vie. O accomplissement définitif ! en être là ! ne plus pouvoir rien espérer qui déjà ne vous ait déçu et en même temps savoir que, par une nécessité inexplicablement dominatrice, on sera forcée de refaire ce qu'on fit, de devoir à de nouveaux efforts trompés une lassitude plus irrémédiable encore qui ne vous préservera pas d'autres efforts toujours inutiles ! Puis, ces mortes, et cette meurtrière, derrière elle... Magalo n'aurait pas agonisé dans un lit de sale chambre garnie, Silvie Elven n'aurait pas été si pâle parmi des fleurs, Céphise Ador ne serait pas à cette heure dans une maison centrale, travaillant en silence, et regardant, par le haut vitrage où l'on ne peut atteindre, naître et mourir le jour lointain, si elles n'avaient, les trois malheureuses, mordu à ce fruit défendu à la femme, le sein de la femme ! La loi du châtement même dès ce monde, lui apparaissait. Et elle, combien plus encore elle était châtiée, puisque, vivante, et libre, elle était réservée à d'autres crimes, puisqu'elle ne pourrait pas s'empêcher de mériter plus de dégoûts et d'angoisses encore ! Elle aurait bien voulu être enterrée comme Silvie et Magalo, emprisonnée comme Céphise. Mais non, à elle, il lui était permis, c'est-à-dire ordonné, de devenir plus infâme toujours. Dans une heure, levée, habillée, elle combinerait pour le soir quelque débauche, y penserait tout le jour (comme on remâcherait une chose fétide) et, les sens vainement affolés ou alanguis par l'alcool ou les narcotiques, elle tenterait encore des plaisirs plus odieux que l'enfer même qu'ils lui vaudraient. C'est par l'enfer qu'elle méritait l'enfer ! Pendant ce temps, Emmeline, avec son mari et son frère, sur la côte fleurie, habitait la maison tranquille où le rire des enfants trouble seul le bon silence ; c'était un autre rire que Sophor entendait.

Et une chose, - plus terrible encore que ce rire, - était partout sur elle.  
Quoi ? une odeur.

Oui, maintenant, presque à toute heure, même dans les rares moments de repos que lui donnait la morphine en vain consolatrice, elle se sentait enveloppée d'un parfum tiède, fade, intense pourtant, qu'elle reconnaissait, qu'elle avait aimé, hélas ! Il ne venait pas des meubles, des étoffes autour d'elle ; c'était d'elle-même qu'il s'exhalait : de ses mains qui avaient touché des gorges, de ses cheveux qui s'étaient mêlés à des chevelures, de sa bouche qui avait aspiré des bouches, de tout son corps qui avait opprimé tant de corps. Elle avait thésaurisé l'odeur sexuelle de toutes celles qu'elle posséda ! et voici qu'elle ressortait à présent, comme une vapeur de sueur, cette odeur, toujours plus abondante, toujours plus tièdement fade, toujours plus écœurante. Sophor ne pouvait pas ne pas respirer l'arome, devenu puanteur, de ses anciens plaisirs, de ses récentes répulsions. L'eau froide, qui ruisselle et qui gerce délicieusement la peau, ne l'en délivrait pas, ni les fards, ni les poudres, ni les sachets qu'on met entre les batistes et les soies. Il émanait d'elle intarissablement, il lui demeurait inhérent comme le parfum à la fleur. Et elle le communiquait à tout ce qu'elle touchait. Elle le retrouvait dans ses robes, dans ses linges, dans le fauteuil où elle était assise ; il faisait, expiré d'elle, une buée sur la glace où elle se mirait. Elle en mangeait dans les viandes, elle en buvait avec son vin. C'était un horrible dégoût. Réalité, ou aberration ? quoi qu'il en fût, l'obsession de ce miasme était abominable. Et même dans les jardins, parmi la fraîcheur des arbres que remuent de saines brises, devant le vaste ciel, elle sentait l'insupportable odeur ! Souvent, si on lui offrait quelque bouquet, elle écartait les fleurs, et la main à la gorge, retenait une nausée. Elle aurait consenti à tous les supplices plutôt qu'à celui-là ! être déchirée, être labourée d'ongles de fer, avoir dans le cœur une pointe qui tourne, tourne, tourne encore, être rompue, rouée, écartelée, elle l'aurait voulu, à la condition de ne plus sentir l'affreux remugle lui sortir de tous les pores et lui rentrer dans le corps par la bouche et les narines.

Tant de douleurs, enfin, la fatiguaient, l'éreintaient, l'usaient ; et le dernier ressort dont elle se soutint, faillit. Oui, l'orgueil s'exténua en elle ; cet orgueil auquel depuis si longtemps elle avait cessé de devoir la joie, auquel elle avait dû au moins de la pouvoir feindre. Si elle essayait encore, en un reste de diabolique jactance, de ne pas avouer aux autres sa défaite, elle n'avait plus la force de la nier à soi-même. Elle était vaincue, elle n'en pouvait plus, elle demandait grâce, elle cessait de railler les bonnes gens simples qui vivent en famille, qui, n'espérant pas d'étranges plaisirs, n'ont pas d'étranges peines. Elle avait eu tort d'être extraordinaire, différente des autres femmes. Définitivement lâche, elle avait perdu jusqu'à quelque mystérieuse puissance. Elle ne discutait pas. Elle admettait qu'elle était coupable. Le châtiment l'avait convaincue du crime. Seulement, elle aurait bien voulu ne plus souffrir, parce qu'elle avait trop souffert, et qu'elle était excédée. Ah ! cette odeur surtout ! si elle avait pu en être délivrée ! Mais elle n'osait même pas se plaindre. Elle faisait remarquer seulement, avec timidité, - à qui ? elle ne savait pas ? à quelqu'un par qui, lui semblait-il, ses confidences étaient écoutées, - que, son péché, elle l'avait, par son péché même, assez expié ; qu'elle pourrait bien, à présent, à ne plus entendre ce rire, ne plus sentir cette odeur, ne plus être obligée à aller chercher, dans le mensonge des sales plaisirs, d'autres remords. Car elle savait qu'elle avait des remords ! Elle se disait : « Oui, c'est des remords que j'ai. » En ces moments-là, - c'était surtout après les excitations de la morphine, dans la veulerie des flasques énervements, qu'elle s'abandonnait à ce point - elle n'aurait pas refusé d'être une personne comme il y

en avait tant, avec des parents, un mari. Elle enviait, le front à la vitre, les promeneurs du dimanche, qui vont dîner à la campagne. Même, certaines fois, la pensée la hantait de demander pardon au baron d'Hermelinge ! s'il ne voulait pas d'elle pour épouse repentie, eh bien ! elle serait une servante dans la maison, qui fait bien son travail, qui ne connaît pas ces épouvantables langueurs. Mais elle se disait vit qu'ils étaient chimériques, ses rêves de repentir, de pardon, d'honnêteté ; qu'elle était rivée à son mal, qu'elle ne s'échapperait jamais de sa désolation.

Pourtant il y avait une issue. Mourir. Mourir ? Oui.

La première fois que cette idée lui vint, ce fut comme si elle se détendait toute en une douceur enlaçante, en un bain de calme volupté. Elle conçut délicieusement le bien-être de n'être pas. Ah ! cet espoir, qu'il était aimable ! Être morte, c'est-à-dire ne plus penser, ne plus agir, n'avoir plus l'infâme rancœur d'hier, le dégoût plus horrible de demain, ne plus être la laborieuse ouvrière de péché et de remords ; ne plus entendre ce Rire, - ne plus sentir l'Odeur ! Comme les puanteurs même du sépulcre, si les cadavres en pouvaient être incommodés, seraient meilleures à ses narines que le parfum de son vice ; comme elle préférerait la putridité de la chair morte à celle de la chair vivante ! Ce que le cercueil a d'exquis, c'est qu'il est trop étroit pour qu'une femme s'y couche à côté de vous. Au moins, quand on n'a plus de lèvres, on ne court plus le péril du baiser ; des bras de squelette ne peuvent pas être obligés à étreindre des corps que les secousses du plaisir mouillent d'une sueur plus gluante et plus fétide que l'humeur des couleuvres d'eau ; enfin, morte, dort seule ! car il faudrait vraiment qu'une fille fût bien enragée à son métier, bien désireuse de s'acquitter des salaires exigés d'avance, pour aller, après avoir gratté des doigts la terre, apporter à une défunte des soldes de caresses ! Sophor pouvait espérer ne plus entendre, après son dernier soupir, des halètements de poitrine. Puisqu'elle laisserait les autres tranquilles, on la laisserait tranquille, une fois enterrée. Et elle ne s'arrêtait pas à l'appréhension des supplices qui châtient, par delà la vie, les coupables. Quel supplice serait comparable à celui qu'elle endurait ? de toute façon, elle gagnerait au change. D'ailleurs, bien qu'elle eût rêvé parfois aux géhennes expiatoires, elle croyait à la paix dans le tombeau. Elle niait les réveils et les éternelles tortures. Avoir le démon en soi, ce n'est pas une raison pour être convaincu de l'enfer ; en ceux qui conclurent un pacte avec quelque satan, obscur accomplisseur des célestes desseins, il y a souvent cette absurdité de ne pas croire au dieu qu'ils ont renoncé. Beaucoup de possédés sont des athées. Donc, la mort, aux yeux de Sophor, c'est bien le repos, le sommeil sans rêve, la délicieuse inanimation. Et rien ne l'empêchait de s'endormir pour toujours. C'est si facile, mourir. On peut se laisser tomber d'une fenêtre, ou se jeter, d'un pont, dans le fleuve. Il est bien aisé encore de recourir à quelque poison prompt et sûr : Mme d'Hermelinge, qui demandait aux drogues interdites l'exaspération ou l'assoupissement, avait toujours à sa portée – quelques gouttes de plus – la possibilité de mourir.

Pourquoi donc ne s'évadait-elle pas de l'odieuse vie ? ce serait si bon, après quelques minutes d'agonies, l'éternelle inconscience ! ah ! si bon.

Elle n'osait pas.

Pas plus que la force de vaincre l'Ennemie, - l'exécrable Ennemie qui lui ricanait dans l'oreille, - elle n'avait celle de lui échapper par la fuite en l'ombre funéraire. Elle était si absolument alanguie, affaiblie, énervée, qu'elle n'osait pas

mourir. Oh ! ce qui la retenait dans l'existence, ce n'était pas l'amour des choses d'ici-bas. Hélas ! vivre, rien de plus abominable ! Mais elle n'était pas capable de ce peu d'énergie qu'il faut pour se précipiter, ou pour avaler l'eau d'un verre, qui a changé de couleur ; et, surtout, surtout, elle avait peur d'être morte ; peur de l'enfer, des châtiments, des supplices ? non, peur de ne plus éprouver, de ne plus souffrir, d'être inexistante. Ce qu'elle jugeait si doux, si désirable, c'était précisément ce qu'elle redoutait en un frisson glacial. Telle était sa lâcheté, - tous ses nerfs, tous ses muscles enfin surmenés, rompus, devenus pareils à des loques, - qu'elle ne pouvait pas affronter, même pendant la seconde d'un geste, l'idée de l'immobilité dans l'ombre, l'idée d'être endormie d'un sommeil qui n'est pas le sommeil, d'être dans du froid, dans du mou, dans du gras, ou plutôt l'idée de ne pas être du tout, de ne pas sentir qu'on fût. Si elle avait espéré l'enfer, elle se serait tuée, parce que l'incessant tourment, ce n'est pas de la mort, ce n'est pas l'obscur, l'infini, l'innommable Rien ! mais elle se révoltait toute à la pensée qu'elle n'aurait plus le sentiment de soi. Mourir, ce n'est pas seulement cesser de vivre, c'est devenir comme si on n'avait jamais vécu. C'est l'abolition, non seulement d'être, mais d'avoir été. Et, à cela, elle ne pouvait se résoudre. Vingt fois elle porta à ses lèvres la fiole mortelle, vingt fois, montée au plus haut étage de son hôtel, elle se pencha dans le vide vers les pavés. Elle n'osait pas ! et dans les affaissements de sa vitalité, elle était hantée par la chimère absurde d'une mort qui serait la mort sans doute, et qui, en même temps, serait un peu, oh ! presque pas, la vie... Puis les nécessités de sa fonction la ressaisissaient, la rejetaient dans l'ignominie des atroces ou nauséabonds plaisirs ; et elle voyait bien qu'elle ne sortirait jamais de l'angoisse, de l'effroi, du lent, enveloppeur, engluant ennui, puisque toutes les issues se fermaient devant elle, - même la belle, l'auguste porte d'ébène incrusté de diamants noirs, qui, tournant sur ses gonds muets, offre à tous les autres vivants l'allée magnifiquement silencieuse descendante entre de royaux cyprès vers le pacifique et éternel sépulcre.

## V

Le valet de chambre annonça :

- Mme la baronne d'Hermelinge.

Urbain Glaris se leva, pas trop vite, du sofa où, paresseusement étendu, il feuilletait une brochure ; il salua la visiteuse, lui montra silencieusement un fauteuil, et attendit, debout.

Les années n'avaient guère modifié l'apparence de l'élégant médecin. Avec un peu de grisaille blanchissante aux tempes et de fatigue dans le sourire, il avait toujours cet air à la fois emphatique et discret qui sied à un mage mondain. Mais, en ce moment, il cachait mal, sous les paupières baissées, la lueur vive qui pétillait dans ses yeux, - lueur de vanité satisfaite. Cette femme que depuis bien des années il observait, dont il avait prophétisé la déchéance, cette malade d'autant plus intéressante qu'elle avait retardé plus longtemps que tout autre l'avènement de la crise finale, recourait à lui ! C'était donc qu'elle cédait, qu'elle lui donnait raison, qu'elle était vaincue comme il l'avait prédit ; il s'enorgueillissait. Mais, quand, tombée dans le fauteuil comme quelqu'un qui défaille, elle eût levé sa voilette, il n'éprouva plus qu'une grande pitié, tant la baronne Sophor d'Hermelinge était blême, malgré le fard, peinture de momie plutôt que

maquillage de Parisienne ; tant elle avait dans les yeux fixes, sous les rares cils, l'irréremédiable désillusion de tout.

Après un long silence :

- Docteur...

Dans quel but venait-elle ? elle n'aurait pas su le dire précisément. Sans désir ni espérance, pareille à tout ce qui est infirme, à tout ce qui est atone, trop faible pour endurer la vie ou pour affronter la mort, incapable d'aucune volonté, - épave à vau-l'eau d'un sale courant, - elle venait, instinctivement, demander secours. Comme toutes les femmes de Paris, elle savait qui était le docteur Urbain Glaris ; le connaissait, pour l'avoir entendu plus d'une fois, jadis, professer dans les boudoirs ses paradoxales théories. Même, très souvent, au temps de son orgueil, elle avait souri de cette espèce de savant qui tenait du sorcier, qui gâtait d'une hâblerie d'empirique sa très légitime autorité d'expérimentateur, qui avait l'impertinent mauvais goût de nier la joie et le rire, de ne pas croire au bonheur des heureux ; à plus d'une reprise, elle s'était senti des colères contre cet homme dont l'œil, au Bois, aux théâtres, la cherchait, la trouvait, ne la lâchait pas, avec un air de constater des symptômes ; et par agacement, elle l'avait haï. Mais, maintenant, elle était de l'avis d'Urbain Glaris ; elle savait quel deuil désolé, sous l'extériorité en fête, la conscience de ceux qui transgressèrent la loi humaine. Pareille aux tristes enviés qu'il appelait ses clients, elle était la lamentable chercheuse d'oubli. Et, parce qu'elle n'avait plus la force des rancunes, parce qu'elle aurait demandé pardon même à qui l'offensa, elle était venue, en une vague intuition de quelque soulagement peut-être. Cet adepte, qui raffina la science d'un peu de magie, pouvait avoir des secrets, des façons d'endormir, sinon de supprimer tout à fait, les douleurs semblables à celles dont elle était navrée ; elle s'adressait à ce spécialiste un peu charlatan, comme une malade condamnée.

Après ce mot : « docteur », elle n'en dit point d'autre. Elle avait rencontré le regard d'Urbain Glaris, elle ferma vite les paupières. Elle comprenait qu'elle n'avait rien à lui apprendre, qu'elle avait pour lui l'âme et le cœur ouverts comme les flancs d'un cadavre sur une table d'amphithéâtre ; et, déchu des anciennes arrogances, elle ne se révolta point contre la miséricorde de ce regard, accepta cette perspicacité qui lui aurait paru, naguère, outrageante ; au contraire, elle éprouva une sorte de satisfaction ; comme quelqu'un qui, atteint d'un mal ignominieux, n'aura pas besoin, grâce à la clairvoyance du médecin, d'en détailler les symptômes.

Ils se taisaient.

A quoi songeait-il, lui ? aux angoisses de cette vaincue. Il devinait les ennuis où elle avait succombé enfin, et la défaillance de ses fiertés, et son va-tout de demander aux drogues mortelles l'oubli de la vie, et ses lâchetés devant la mort, et tout son cœur vide, et tout le néant qui était en elle. Il dit enfin, d'une voix très douce :

- Ainsi, plus rien ?...

Elle se détourna, honteuse.

- Plus rien...

- Vous avez essayé ?...

- De tout, dit-elle, la tête entre les mains.

- Même de prier ?

- Hélas !

- Même d'être aimée par un homme ?

Elle se tourna vers lui, le regarda avec un parfait étonnement. Le malheur de cette femme était encore plus irrémédiable qu'il ne pensait ; elle ne concevait pas la possibilité de la rénovation par quelque naturel amour. Perdue, plus définitivement perdue que les naufragés qui ont sombré dans la profonde mer. Et la pitié d'Urbain Glaris devenait douloureuse ; il pensait, il cherchait, ne quittait pas du regard la misérable. Des mots lui sortirent des lèvres, lentement : « Cela, peut-être, ce serait le salut, ou, du moins, un assoupissement de la torturante anxiété... » Elle tendit les mains, elle balbutia, presque suppliante :

- Parlez, parlez ! un moyen de salut, ou de moins souffrir, vous en connaissez un ?

- Peut-être, mais ce moyen, précisément, vous n'y pouvez recourir.

- Qu'en savez-vous ! indiquez-le moi, seulement. Oh ! je vous en conjure !

Il reprit :

- Il est un sentiment, - ou un instinct - plus fort que tous les sentiments humains, à cause justement de ce qu'il a d'instinctif, de bestial même. En celles qui l'éprouvent il absorbe tous les désirs, toutes les pensées. Dès qu'une femme le connaît, elle ne sent plus que lui. Il n'est pas sujet aux différences, aux augmentations, aux affaiblissements ; tant qu'on vit, il ne meurt pas, parce qu'il est un besoin du corps autant qu'une passion de l'âme. Par lui, pour lui, on oublie – tout ! Oui, je pense que, dans les vivantes qu'il occupe, il ne laisserait même pas place aux mauvais souvenirs. Il est si jaloux qu'il ne laisse rien subsister qui ne soit lui-même ; il n'est pas une vertu, il est une nécessité physique, et, grâce à lui, on vit hors de soi.

- De grâce, quel est ce sentiment ? dit-elle.

- L'amour d'une femme pour une créature qu'elle a enfantée. Ce n'est pas vrai qu'après la naissance, l'enfant ne tient plu à la mère. Rien ne rompt la génésique attache ; l'enfant toujours se relie aux entrailles maternelles. Mais vous, madame, puisque vous avez vécu sans mari, sans amant...

Elle baissa la tête, plissa le front, comme si d'un effort elle regardait au lointain de sa vie, là-bas, là-bas, dans de l'ombre. Elle pensait. Elle releva la tête.

- J'ai un enfant, dit-elle.

Il s'étonnait.

- Une fille, la fille du baron d'Hermelinge. Je l'ai vue, un instant, je ne l'ai jamais revue. Elle est née, on l'a emportée. Sur mon ordre, quand elle a été un peu grande, on l'a mise dans un couvent, pas loin de Paris. Tous les trois mois je fais envoyer de l'argent pour qu'elle soit très bien élevée, pour qu'on ait soin d'elle. Elle s'appelle Carola. C'est Mag..., c'est une de mes amies qui lui a donné ce nom. Elle doit avoir quinze ans à présent, un peu plus, seize ans. Oui, c'est vrai, j'ai une fille.

Elle parlait à voix basse, sans inflexion. Elle répéta :

- C'est vrai. J'ai une fille. Carola. Elle a seize ans.

Et elle réfléchit, les prunelles fixes. Après un long temps elle demanda :

- Ainsi vous croyez qu'une femme qui aurait un enfant, qui l'aimerait ?...

- Essayez, dit-il.

Elle se leva, gagna la porte, sortit sans un coup d'œil vers Urbain Glaris, sans un salut. Il la regardait s'éloigner, traverser l'antichambre. Elle disparut. « Qui sait ? » dit-il ; mais il secoua la tête tristement, et haussa l'épaule, comme un praticien qui lui-même ne croit pas à l'effet de son ordonnance.

## VI

Etre une mère ! aimer l'enfant que l'on porta, que l'on mit au monde ! ne vivre que pour lui, le dorloter, le choyer, le serrer sur son cœur, et le parer, le trouver plus beau que tous les autres enfants, et, la nuit, se lever pour aller écouter, au bâillement de la porte, s'il doit bien sur l'oreiller que dans la blancheur des rideaux protègent des ailes des séraphins ! Sophor savait bien qu'elle n'était pas de celles à qui de telles joies sont permises ; elle se souvenait de l'instant, autrefois, où elle regarda sa fille et s'enorgueillit de ne pas sentir son cœur battre. Oui, elle s'était enorgueillie de ne pas être une mère. Comme on change ! comme elle aurait voulu, à présent être capable de l'émotion jadis redoutée et méprisée ! Hélas, elle n'avait pas assez changé. Toujours la même incompréhension de la tendresse qui incline la femme vers les berceaux ; la seule différence, c'était, pour un surcroît de désolation, qu'elle ne se faisait plus gloire d'être comme elle était. A son remords, - parce qu'il n'était pas le repentir, parce qu'il était seulement l'ennui de la satiété, - elle devait l'horreur du mal, non la possibilité du bien ; chose affreuse : ne pas pouvoir, se haïssant et se méprisant, devenir tout à fait différente de soi ! Elle n'espérait pas qu'elle aimerait jamais l'enfant qui était né d'elle ; et, de ne pas l'aimer, elle se détesterait davantage ; seul résultat du conseil que lui avait donné Urbain Glaris.

Pourtant il eût été si doux de ne pas être toujours un monstre, que, d'un réveil d'illusion, elle se raccrochait à l'idée d'être une mère, elle aussi, comme tant d'heureuses personnes. Des groupes d'enfants, aperçus dans les promenades, des pièces qu'elle avait vu jouer, de ses lectures, elle évoquait des scènes maternelles ; s'efforçant de s'incarner en les jeunes femmes qui rient à de petits garçons ou à de petites filles ; se demandant quelquefois, - au fond d'elle, quelle cruelle réponse ! - s'il était bien sûr qu'elle n'aurait pas plaisir à caresser les boucles blondes d'une mignonne tête. Mais la main qu'elle étendait vers un front imaginaire, retombait découragée.

Alors elle s'imagina que le rêve seul n'avait pas assez de puissance pour faire naître en elle un sentiment qui lui était si étrange ; il fallait sans doute à cette éclosion la force active de la réalité. Ah ! mon Dieu, si, tout à coup, en voyant Carola, - elle disait : Carola, exprès, répétait ce nom, très souvent, pour s'habituer, - elle allait éprouver une ardente et pure tendresse ! devenir folle de bonheur ! s'écrier : « Ma fille », comme dans les mélodrames ! Quelle joie d'aimer une enfant à qui l'on serait si chère, de ne plus songer qu'à elle, de se dévouer à elle, toute entière. Ces idées, sans espérance encore, l'emplissaient d'une douceur qu'elle n'avait jamais connue. Elle résolut de partir, d'aller au couvent de Carola. Enfin ce n'était pas impossible, - si effrayante, si horrible qu'elle fût, - qu'il lui restât quelque chose d'humain. Et voici que, dans le wagon, - elle était partie à une heure de l'après-midi, arriverait avant le soir, - Sophor éprouvait une mansuétude qui ressemblait à un pressentiment de salut. La maternité lui avait paru odieuse surtout à cause des rudesses du mâle, des hideurs de l'enfantement, à cause des nouveau-nés qui s'acharnent au sein des nourrices, - oh ! Emmeline tétée ! - à cause de toutes les malpropretés de l'hymen et de la première enfance. Mais à présent elle ne se souvenait presque plus de l'époux, de la grossesse, de l'accouchement ; et Carola était une grande personne. Du premier âge, elle n'avait plus les vilénies, la puérule animalité ; elle n'en gardait que les saines



innocences et la fraîcheur nouvelle. Pourquoi Sophor ne serait-elle pas heureuse d'être la mère d'une belle demoiselle, intelligente, bonne, chaste, pieuse ? Et bien que, dans l'intimité de son être, quelqu'un la raillât, - tantôt ne voulant pas croire qu'elle fût sincère, tantôt la menaçant d'une désillusion suprême, - elle s'efforçait ardemment vers cette vertu, vers cette santé, vers cette rédemption : chérir sa fille. Elle n'osait pas croire tout à fait qu'elle la chérirait ! elle le voulait tant qu'elle le croyait presque. Enfin, le voyage qu'elle faisait, était une preuve déjà qu'elle n'était pas indifférente à l'égard de cette enfant. Si rien ne l'appelait, pourquoi serait-elle partie ? elle ne s'avouait pas que la perspective d'au moins quelque répit dans ses transes était la seule chose qui l'attirait. « Carola ! Carola ! » En vérité, ce nom n'était point si déplaisant qu'il lui avait paru autrefois ; Magalo n'avait pas eu tort de... Magalo ! elle répudia ce souvenir, se reprocha d'avoir songé à cette fille. Il s'agissait bien de Magalo ! Entre Magalo et Carola, rien de commun. C'était vraiment absurde et coupable d'avoir mêlé dans la même pensée deux personnes à tel point différentes. Carola devait être si candide, si ignorante de tout ce qui est mal : une espèce de petit ange, en habit de pensionnaire. Adorer cette jeune âme encore céleste, quel religieux charme, quel oubli de tout le péché ! Sophor eut un serrement de cœur, comme le train, après une station, se remettait en marche. Elle se rappelait que, pleine d'un espoir plus vraisemblable que celui d'à présent, elle avait naguère tenté un voyage, - le voyage vers Emmeline ; elle avait rencontré, dès l'arrivée, le plus abject des désenchantements. Mais il eût été stupide d'assimiler le mauvais désir qui l'avait entraînée vers son amie, - il avait été, ce désir, justement puni - et l'honnête dessein qui la conduisait vers sa fille ! Cette fois elle méritait de ne pas être déçue. Les providences avaient eu raison, naguère, de la bafouer ; elles auraient tort, aujourd'hui, si elles lui refusaient la félicité sacrée qu'elle ambitionnait. Sophor se blâmait presque autant d'avoir songé à Emmeline, qu'elle s'était blâmée tout à l'heure d'avoir évoqué Magalo. Il fallait s'occuper de Carola, de Carola seulement. Elle la rêvait très modeste, grande, un peu pâle, avec des cheveux châtain. La voix de la chère enfant devait être infiniment douce, mais nette, sans intonation trop tendre, une voix habituée à chanter des cantiques. Et que feraient-elles, après s'être embrassées ? elles partiraient tout de suite ; Sophor ne laisserait pas sa fille au couvent. Des gens racontent que les jeunes personnes dans les dortoirs ont parfois, l'une pour l'autre, des amitiés trop tendres, prennent de mauvaises habitudes. Sophor frémit ! elle avait eu tort de laisser Carola dans ce cloître. La crainte que sa fille ne fût pas aussi ingénue que les plus jeunes saintes la bourrelait cruellement. Elle changea de pensée ; elle ne voulait rien imaginer de triste, d'attentatoire à son rêve ; elle revint à son projet de prompt départ. Assurément, elles n'iraient pas à Paris. Oh ! non ! pas à Paris. Un frisson la parcourait toute à l'idée que son enfant pourrait loger dans l'affreuse maison où tant de femmes... jamais ! Elles feraient un grand voyage en Angleterre ou en Italie. Carola serait ravie de toutes les belles choses qu'elle verrait. Ils seraient adorables, les mots qu'elle trouverait pour dire les naïvetés de sa surprise et de son admiration : « Ah ! mon Dieu ! si j'allais ne pas l'aimer ! » Sophor éloignait cette alarme. Elle l'aimerait ! elle l'aimerait ! parce que Carola devait être digne d'affection, et, surtout, parce qu'une mère doit aimer sa fille. C'est naturel, cela. De plus en plus, Mme d'Hermeline se persuadait que l'intérêt de son repos, de sa conscience rassérénée, n'était pour rien dans son attirance vers l'enfant inconnue ; elle croyait décidément qu'elle n'obéissait qu'à un très cher et très

noble devoir ; et elle trouvait la quiétude d'une espèce de rédemption déjà dans la conviction de son désintéressement. Puis, après le grand voyage, quand elles reviendraient en France, elles habiteraient Auteuil, ou Versailles, dans une maison un peu isolée, d'aspect bourgeois. Elles seraient bien tranquilles, toutes les deux. Elles feraient de la musique ensemble, liraient à haute voix, l'une après l'autre. Cependant, Sophor ne savait pas si elle permettrait à sa fille de lire. Pour les jeunes filles, tous les livres sont mauvais, même les plus chastes, parce qu'ils suscitent en ces jeunes âmes le souci de l'inconnu, de l'irréel ; et il ne faut pas être romanesque. Pas de musique non plus ; les mauvais anges, les esprit tentateurs planent dans le vague des sons ; c'est le mystérieux battement de leurs ailes qui rythme les mélodies. Au lieu de lire, au lieu de jouer des nocturnes ou des sonates, elles travailleraient. On avait dû instruire assez mal Brigitte de ce couvent de province ; Sophor recommencerait l'éducation de sa fille. Elle réapprendrait pour les lui enseigner les histoires, les sciences. Pas de maîtres, pas de maîtresses (pourquoi donc, à ce mot, frissonna-t-elle ?) elle-même, elle seule, serait l'institutrice de son enfant. Les professeurs qu'on paie font leur devoir, rien de plus ; c'est encore bien heureux quand ils n'inculquent pas de mauvaises pensées à leurs élèves. Surtout Carola ne resterait jamais seule avec les domestiques ; une jeune fille entend un vilain mot, ne le comprend pas, y rêve, finit par le comprendre, étrangement. Ensuite, quand Carola aurait vingt ans, - pas plus tôt- il arriverait qu'un homme très honnête, très sain d'esprit et de cœur, s'éprendrait d'elle, l'épouserait. Alors, que deviendrait Sophor ? eh bien ! elle vivrait avec la jeune femme et le jeune mari. Comme l'on serait loin de toutes les vilénies, de toutes les angoisses ! Comme il serait bon d'être heureux ensemble, avec des gamins et des gamines pas plus hauts que ça, - voici qu'elle s'intéressait, oui, même à la plus petite enfance ! - et, pour passer la belle saison, ils auraient une propriété à la campagne, loin de Paris, où ils dîneraient au crépuscule sous la tonnelle. Ne plus souffrir, ne plus languir ! Ne plus être à soi-même un objet d'horreur et de dégoût ! Etre une mère ! une grand'mère ! les petits, au dessert, lui grimperaient aux jambes et s'asseoiraient sur ses genoux.

Ce fut par une longue allée de platanes, presque déserte, silencieuse, que le lourd fiacre ancien où Sophor monta en sortant de la gare, la conduisit au couvent.

Dans la clarté encore d'avant le crépuscule, presque point de passants ; sur un banc, une très vieille femme, dodelinant de la tête, qui est restée toute la journée où on l'a mise, et qu'une servante va venir chercher à l'heure du dîner ; plus loin, quelque officier en retraite, la moustache grise et le nez rougissant, qui fume une pipe éteinte, et du bout de la canne, entre ses jambes écartées, fait des ronds dans le cailloutis. Et pas un bruit, sinon, au lointain, vers les champs, un sifflet de locomotive, ou, vers la ville, l'aboi perdu d'un chien. Cette paix, cette rareté de vie, ne déplaisait pas à Sophor, l'emplissant de silence et de solitude, lui mettant dans le cœur comme un décor propice à l'apparition, bientôt, d'une enfant calme et réservée, qui parle à peine, baisse les yeux.

C'est une grande façade, carrée, de pierres noircies, celle du cloître des dames de la Salutation ; sur le bois de la haute porte, le marteau fit, en retombant, ce bruit profond du lourd dans le creux, que l'on entend lorsqu'on laisse choir un morceau de roche sur un sol autrefois volcanique ; derrière un treillis de fer, les yeux de la tourière furent comme de vieilles petites flammes mortes. Et lorsque Mme d'Hermelinge, après s'être nommée, après avoir dit qu'elle était attendue, -

car, par une dépêche, elle avait annoncé sa visite, - fut entrée sous le porche, froid et morne, qui s'allongeait vers une cour là-bas, elle eut l'impression de pénétrer dans une vaste tombe où le sommeil s'éternise, doucement taciturne.

Ce fut à ce moment-là qu'elle s'aperçut d'une chose si douce à laquelle, depuis plusieurs heures, elle devait, sans y avoir pris garde, un repos, une accalmie de toutes ses angoisses : elle n'entendait plus le Rire dans son oreille, elle ne sentait plus sortir d'elle l'Odeur, comme si quelque chose ou quelqu'un de railleur et de nauséabond, qu'elle portait en soi, s'était dérobé, n'était plus là ; elle avait en tout son être une disparition d'anxiété ; c'est cela que les possédés doivent éprouver après l'exorcisme.

La tourière l'introduisit dans le parloir en disant : « Mme la supérieure va venir, avec Mlle d'Hermelinge. » Sophor resta seule, assise devant une grille, dans la chambre aux murs nus. Elle attendait, elle espérait. Elle était, vers cette grille, comme une prisonnière attentive à un signal de joie ou de désespérance... de joie, à coup sûr ! de tranquille et rassérénante joie ! Ce ne fut pas derrière la grille que Mlle d'Hermelinge apparut ; une porte s'ouvrit, et, presque poussée par une religieuse bleue et blanche, une jeune personne entra, la tête détournée, les bras le long du corps.

- Voici votre mère, embrassez-la, dit la Supérieure.

L'enfant n'osait pas s'approcher davantage, n'osait pas regarder la visiteuse, et par faiblesse, ou par un instinct de respect, elle tomba sur les deux genoux ; puis, les mains sous le menton, se mit à dire une prière. Eh bien ! pourquoi Sophor ne lui ouvrait-elle pas les bras, ne l'étreignait-elle pas, en criant : « Ma fille ! » Elle avait espéré ce brusque essor de tendresse. Elle ne bougeait pas, l'observait. Elle ne la trouvait pas très jolie. Point laide cependant. Assez grande, au long buste, et maigre, pâlotte, avec des taches de rousseur sous les yeux. Mlle d'Hermelinge ressemblait un peu à ces fillettes, élevées par la miséricorde des communautés, qu'on rencontre dans les promenades. Et Sophor n'était pas plus émue que le jour où elle considéra fixement la nouvelle-née présentée par la sage-femme. Quoi donc ? était-elle à jamais incapable de connaître le maternel amour ? aucune tendresse ne s'éveillerait en elle pour l'être qu'elle avait enfanté ? Eh ! ce qui l'empêchait d'être émue, c'était la présence de la religieuse, et le froid de cette pièce, et aussi la timidité de Carola qui aurait dû lui sauter au cou. Aussi résolut-elle de s'éloigner tout de suite. Elle s'excusa d'un si bref séjour, prétextant la nécessité de rentrer sans retard à Paris, l'heure du train express ; quelques instants après, - elle n'avait pas même donné le temps de faire les malles de l'enfant - elle remontait dans le fiacre avec sa fille, jetait au cocher l'ordre de retourner à la gare, très vite. Dès qu'elle furent seules dans la voiture, elle saisit les deux mains de Carola, la regarda dans les yeux, cherchant une flamme où quelque chose en elle s'allumerait ! La pensionnaire était bien troublée ; ne savait que dire ni que faire ; se tournait vers la rue, balbutiait des mots qu'elle-même n'entendait pas. Voir sa mère, ainsi, tout à coup, quand on ne l'a jamais vue ; quitter le couvent pour aller elle ignorait où, avec une personne inconnue, c'était effrayant ! Mais aussi c'était très doux d'avoir une maman, qui se montre enfin, qui vous emmène... Tout à coup, elle pencha sa tête vers l'épaule de Sophor, et elle avait de courts sanglots qui ressemblaient à de petits cris de joie. Puis elle se mit à bavarder, fillette, en pleurant de plaisir. Ah ! qu'elle était contente ! elle avait bien cru que tout était fini pour elle ; qu'on ne la tirerait jamais de ce cloître où on était très bon pour elle, mais où elle s'ennuyait tant. Alors, vraiment, elle serait

comme les autres demoiselles ? elle ne ressemblerait plus aux orphelines, aux abandonnées ? Comme ce doit être bon de ne pas être seule ! « Maman ! maman ! » Et son père, est-ce qu'elle le verrait aussi ? oui ? bientôt ? quel bonheur ! Mais elle disait surtout : « maman ». Ce mot qu'elle n'avait jamais dit, lui paraissait si charmant à prononcer qu'elle le répétait à tout propos, à toute minute. Oui, sans doute, elle avait de bonnes amies qui devaient être bien tristes de son départ ; elle irait les voir de temps en temps. Mais, une camarade de classe, ce n'est pas une maman. Il y a les petites mères, en pension, ce ne sont que de plus grandes amies, ce ne sont pas des mamans véritables. Ah ! Dieu ! être la fille d'une belle dame qui vous cajole, qui vous embrasse, qui vous dit qu'elle vous aime, c'est cela qui doit être meilleur que le paradis ! Parmi ces bavardages, Carola, avec ses doigts grêles, envoyait à sa mère, de tout près, des baisers que, timide encore, elle n'osait pas lui donner des lèvres. Ces tendres, ces ingénues mignardises s'insinuaient en Mme d'Hermelinge comme une fraîcheur gaie, comme un réveil matinal, qui éclaire, rassérène, amuse ; c'était quelque chose comme ce gazouillis des petits oiseaux qui entre dans la chambre, après les mauvaises nuits, par la fente lumineuse des volets. C'était très vif et très doux. Sophor n'avait pas éprouvé, dès l'apparition de Carola, l'emportement de tendresse qu'elle avait souhaité ; mais, à cela, rien d'extraordinaire ; c'est seulement dans les romans, dans les drames, que les passions ont de ces soudainetés ; puis elle n'avait pas l'habitude d'être une mère, elle n'avait pas passé sa vie à attendre la minute où elle retrouverait sa fille perdue ; il était donc naturel que sa maternité n'eût pas éclaté en sanglots, en cris de joie, et le peu à peu de cette affection nouvelle était un signe peut-être qu'elle serait plus profonde, plus durable. Oui, très profonde et très durable, délicieuse aussi ! Pendant que sa fille lui parlait, elle sentait en elle des éclosions de bienveillance, d'aise ; depuis des heures elle n'avait pas eu une mauvaise pensée ! A vrai dire elle ne trouvait pas son enfant tout à fait semblable à la jeune fille qu'elle s'était imaginée ; un peu niaise, Carola ne disait pas toujours les mots qui auraient véritablement ému. Mais cette maladresse impliquait une candeur qui la faisait plus aimable. Sophor ne regrettait pas non plus que sa fille fût à peine jolie. D'être presque laide avec son teint trop pâle, et ses taches de rousseur, et ses lèvres pas assez roses, elle semblait plus virginale, plus filiale. Trop de beauté ne l'eût pas révélée aussi pure ; sa disgrâce était comme une pudeur de plus. Sophor ne l'avait pas encore embrassée, lui avait à peine touché les mains, un instant ; mais elle avait la certitude que bientôt elle aimerait tout à fait cette petite fille et qu'elle serait vraiment une mère, avec des tendresses calmes, sans nul souvenir des vaines agitations de jadis.

Le train express venait de partir lorsqu'elles arrivèrent à la gare. Par bonheur, il y avait, à minuit vingt minutes, un autre train pour Paris. Un train omnibus. N'importe, elles le prendraient. Seulement, que faire pendant quatre heures environ ? « Si nous retournions chez les Dames de la Salutation ? » dit Carola. Il était beaucoup plus simple d'entrer dans l'une des hôtelleries voisines du chemin de fer, de s'y reposer en attendant le moment du départ. Elles allèrent vers une auberge qui avait assez bonne apparence, demandèrent une chambre. A cause de tant d'émotions, la pensionnaire était si lasse, qu'à peine entrée, elle tomba dans un fauteuil ; elle avait aussi une envie de dormir, parce que c'était l'heure où l'on se couche au couvent. « Oui, oui, dit Mme d'Hermelinge, dormez, je vous éveillerai quand il sera temps. » Et dans le grand fauteuil, Carola,

mi-étendue, ensommeillée, avait aux lèvres le sourire bon et charmant de s'endormir, là, loin de la pension, si près de sa maman ; Sophor, sous l'abat-jour d'une lampe, pas défaite, en chapeau, en manteau, les coudes à la table, contemplait sa fille.

Elle se sentait heureuse, fière aussi, à cause de sa victoire sur elle-même. Donc Urbain Glaris avait eu raison ! L'amour maternel peut chasser les mauvaises hantises, triompher des douleurs et des faux désirs. Cet amour, elle ne le connaissait encore qu'à demi ; mais ce qu'elle en éprouvait lui était comme une promesse qu'elle l'éprouverait tout entier. Déjà elle ne pensait plus qu'à Carola, ne se souvenait plus des péchés, des remords. Toute différente de ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour. Un devoir à remplir, voilà ce qui l'occupait. Elle s'imaginait une vie pleine de calme et de douceur. Véritablement, elle était apaisée. Et elle était sauvée. Une longue série de jours placides, - pareille à l'allée de platanes par où elle était allée vers le couvent, - s'ouvrait devant elle, silencieuse et déserte, interminable... Elle regardait toujours la dormeuse, en souriant.

Elle avait eu tort tout à l'heure de ne pas la trouver jolie. Les cheveux, châains en effet, mettaient sur le front étroit une ombre si douce ; il y avait une transparence bleue au renflement des paupières baissées. La bouche était un peu trop grande, mais entre les minces lèvres les dents étaient bien rangées et très blanches, claires jusqu'à la diaphanéité. Et sous le corsage de pensionnaire, le lent mouvement des seins révélait la puberté récente. Sophor frissonna... Elle avait cru entendre dans son oreille le petit bruit pareil à un rire... Non, non, elle regardait sa fille, elle l'emmènerait, elles seraient heureuses toutes les deux ; les choses d'autrefois étaient comme si elles n'avaient pas été. Ah ! bien, ce n'était pas ici que la tentatrice oserait la railler ! elle était bien vaincue, la démons ! Sophor pensait à la grande maison, bourgeoise, en un faubourg, où longtemps, bien longtemps, et si paisible, elle vivrait seule avec sa fille.

Carola, tout à fait endormie, se tourna dans le fauteuil. Elle avait quelque rêve qui l'oppressait, la fatiguait. Elle respirait d'un air de malaise. Instinctivement, d'une main qui tâtonne, elle dégrafa, sans s'éveiller, le haut de son corsage. Un peu de chair pâle, sous le menton, apparut, glissée de blancheur lisse vers les jeunes seins vierges, et Sophor, - tandis que le rire sonnait plus distinctement dans son oreille, - se penchait sous la lampe, regardait cette blancheur pâle, humait, les narines gonflées, un parfum reconnu, plus doux de sortir d'une plus fraîche fleur...

Miséricorde ! Elle se dressa, se prit la tête à deux mains, se jeta hors de la chambre, descendit l'escalier, se trouva dans la nuit, dans la solitude, et elle s'en allait, s'en allait, ne reviendrait jamais sur ses pas, parce que c'était épouvantable, ce qu'elle venait de ressentir dans cette chambre, là-haut, parce qu'elle était monstrueuse, inguérissablement ! Oh ! que c'était hideux ! près de cette enfant, exquisement pure, près de cette enfant, pas même jolie, et qui était sa fille (sa fille ! Suprême crime ! infamie extra-humaine !) elle avait eu la diabolique pensée qui la jeta vers tant de détestées créatures. Aucun désir, non ! il y avait longtemps que le désir était mort en elle ; mais l'habitude invétérée survivait à la convoitise, l'obligeait au recommencement du mal. Elle ne pouvait pas ne pas être immonde. A vrai dire, elle n'aurait pas soupçonné qu'elle pût l'être à ce point ! ceci, vraiment, c'était trop. Qu'une telle abomination fût possible, elle s'en étonnait ! D'un ricanement elle complimenta la perfection de son ignominie. Et dire qu'elle n'avait pas le courage de se rompre le crâne, là, contre le mur, sous ce réverbère !

Elle courait le long des maisons, s'arrêtait un instant pour reprendre haleine, se remettait à courir, aurait voulu courir plus vite, être loin de toutes les choses, être loin d'elle-même surtout. Hélas ! on ne laisse pas tomber en chemin ses vilénies, comme les ordures d'une tonne défoncée ; où qu'elle allât elle emporterait avec elle son vice et ses affres. Certes ! si abjecte qu'elle se jugeât, elle espérait bien qu'elle ne le serait jamais assez pour céder à la tentation qui tout à l'heure l'avait assaillie ; faible, et lâche, et vaincue, elle trouverait un reste de volonté pour se refuser à l'abject forfait, pour ne pas regarder sa fille avec des yeux d'amante. Mais, n'importe, l'attentat qu'elle n'achèverait point, elle l'avait conçu ! La sacrilège idée, un instant, s'était insinuée en elle ; et ne dût-elle, chassée, jamais revenir, le seul fait de l'avoir eue, défendait à Sophor les familiarités maternelles. Emmener Carola, vivre auprès d'elle, l'écouter, se plaire à la voir sourire, lui était interdit. Elle ne pourrait pas embrasser sa fille sans se souvenir qu'elle avait songé à une plus ardente étreinte ; sa bouche au front de l'enfant ne se distrairait pas de la préoccupation d'une bouche si proche. Comme elle se haïssait ! comme elle se plaignait aussi ! et bientôt elle n'osa même plus chercher un réconfort dans la conviction qu'elle demeurerait effectivement innocente. Avait-elle le droit, après tant de veules capitulations, de croire à la fermeté de son honnête dessein ? Malgré la sincérité de sa résolution actuelle, pouvait-elle affirmer à elle-même que cette résolution ne faiblirait jamais ? Oh ! quelle abominable chose si, quelque soir, dans la maison tranquille, à Auteuil ou à Versailles, éveillée par la nécessité du mal, elle se glissait, en l'ombre du corridor, haletante, les mains en avant, vers la chambre où, dans un lit de mousseline et de pudeur, Carola endormie... Exécrable accomplissement des destinées ! Elle ne pouvait pas tenter la maternité sans s'exposer à l'inceste, oh ! à quel effroyable inceste encore inimaginé ! Sa suprême ressource de salut lui serait une occasion de plus de crime, de plus de honte, d'une plus irrémédiable damnation. Et elle comprenait bien que c'en était fait d'elle.

Elle s'était assise, comme une chose tombe, sur une borne, près d'une porte cochère. Un genou entre ses mains jointes, elle regardait, sans le voir, le pavé, avec des yeux fixes et vides. On eût dit qu'elle ne vivait pas. Pourtant elle songeait, si douloureusement ! Elle était là, immobile, depuis plus d'une heure, lorsqu'une horloge sonna dans le ténébreux silence. Sophor se leva. Elle paraissait calme, comme après une résolution prise. Elle regarda autour d'elle. Elle devina, dans l'ombre, l'allée de platanes vers la gare. Elle se mit à marcher, sans trop de hâte, d'un pas ferme, pareille à quelqu'un qui sait où il va, et qui arrivera, malgré tout obstacle.

Dans la chambre, Carola dormait encore. Sophor, sans la toucher, en la nommant, l'éveilla ; elle se tenait près de la fenêtre, loin du fauteuil. Elle ajouta : « C'est l'heure, venez. » L'enfant se leva, empressée, offrit son front ; mais Sophor : « Nous n'avons pas de temps à perdre, allons ». Elles sortirent de l'hôtel, traversèrent une place, entrèrent, après les billets pris, dans la salle d'attente. Elles n'échangeaient pas une parole. Surprise, épouvantée de l'air froid, presque sinistre, qu'avait sa mère, Carola n'osait pas lui parler ; elle s'isolait, les yeux baissés, dans une appréhension. Et, durant le voyage, ce fut le même silence. Assise un peu loin de Carola, Mme d'Hermelinge, le front à la vitre, regardait la nuit. Parfois, sous la lueur de la petite lampe, elle consultait un indicateur des chemins de fer ; puis elle revenait vers son coin, restait là, attentive aux ténèbres. La pensionnaire avait cette impression qu'il se passait quelque

chose de triste, de mauvais, - qu'il valait mieux ne pas bouger, se taire ; si elle s'était approchée, caressante, si elle avait parlé, elle eût été repoussée sans doute, d'un geste dur, d'un mot qui glace. Une seconde – car ils se refermèrent tout de suite – elle vit les yeux de sa mère ; elle frissonna. Cependant les heures nocturnes s'écoulaient. Mme et Mlle d'Hermelinge, un peu avant le jour, descendirent de wagon, s'assirent sur un banc de bois, sous une marquise, et attendirent. Puis, elles montèrent dans un autre train. Carola eut l'intuition qu'elles n'allaient plus où d'abord elles avaient dû aller, que sa mère avait changé d'avis, modifié leur itinéraire. Quand ce fut l'aube, elle ne vit pas le visage de Mme d'Hermelinge ; celle-ci avait baissé sa voilette très épaisse qui lui mettait un masque de dentelle. Qu'y avait-t-il derrière ce masque ? l'enfant s'imagina une figure très blême, avec des yeux fixes, effrayants. A cause du matin, à cause de sa crainte, elle avait froid. Elle s'enveloppa dans son manteau, feignit de dormir. Vers dix heures du matin, le train se ralentissant, un employé cria : « Gemmilly ! – Nous sommes arrivées », dit Mme d'Hermelinge. Elles traversèrent le quai, la gare ; sur le seuil de l'hôtellerie, une grosse femme, rougeaude, au ventre énorme, attendait des voyageurs. Elles pénétrèrent dans une salle du rez-de-chaussée, suivies par l'aubergiste dont les sandales sonnaient sur les carreaux. Mme d'Hermelinge demanda de quoi écrire, traça quelques lignes, ferma l'enveloppe, puis, après ces mots à l'hôtesse : « Je reviens dans un instant, » elle fit signe à sa fille de la suivre, et sortit. Tout ceci s'accomplissait sans hâte ni lenteur, avec une précision de rite. Elles commencèrent de monter une route ensoleillée et fleurie de fleurs tombées, entre une double file d'acacias remués par la brise ; au sommet s'élevait une maison de briques roses, à la façade escaladée de vignes folles et de lierres grimpants.

Sophor fit halte à mi-côte. Elle dit à Carola :

- Vous voyez cette habitation, là-haut ? c'est là que vous allez, c'est là que vous vivrez, avec votre père. Voici une lettre pour lui.

- Oh ! maman ? dit Carola en tendant les mains.

- Non, je ne peux pas vous suivre. Adieu.

- Mais, maman, toute seule...

- Soyez sans crainte ; il n'y a personne sur la route ; et, dans cette maison, vous serez bien reçue. Allez, je le veux.

Elle n'avait pas levé sa voilette. Elle parlait comme de très loin à travers la dentelle obscure. L'enfant courba le front, prit la lettre, continua de monter la côte. Sophor, sans mouvement, toute sombre au milieu de la gaieté de la matinée et des fleurs, la regardait s'éloigner. L'enfant se retournait quelquefois, espérant un geste qui rappelle ou qui veut dire : « Je viens aussi. » Rien. Elle montait toujours. Elle arriva devant la grille. Elle tira le cordon de fer de la clochette : ce fut un bruit clair, joyeux, pétillant, que Sophor entendit, qui lui entra dans le cœur comme vingt blessures rapides et légères. Et la grille fut ouverte par une servante. Carola, après un dernier regard vers sa mère, disparut. Ce qui disparaissait, ce qui entraînait chez le baron d'Hermelinge, dans la maison familiale, dans l'honnêteté et la paix du foyer, c'était le dernier espoir de Sophor. Elle attendit longtemps. Carola ne se remontra point. On l'avait accueillie. Alors la baronne Sophor d'Hermelinge revint sur ses pas, sans un coup d'œil en arrière, prit le train pour Paris, rentra dans l'irrémissible...

**Fin du livre troisième**

C'en est fait, elle ne résiste plus ; depuis longtemps vaincue, voici qu'elle est esclave avec soumission ; elle veut bien du vice sans plaisir, du châtiment aux rares trêves, accepte la captivité dans le mal sans espoir d'évasion. Elle n'essaye même plus de vouloir mourir ! Et ceux qui la voient s'étonnent d'elle, en s'alarmant. Entre la toque qui cache tous ses cheveux et le col de toile ferme qui serre le cou, son visage est blafard, avec des yeux ronds, striés de sang, sans cils ni sourcils. Elle regarde droit devant elle, il semble qu'elle ne voit rien, mais qu'elle vient d'assister à quelque spectacle terrible. Son immobilité est celle d'une stupéfaction où se perpétue un reste d'épouvante. Ses traits qui certainement se convulsèrent de peur, gardent la distension d'une grimace dans la paix pâle et morte où ils se sont figés ; la rectitude aussi de toute sa pose est un frisson pétrifié. D'avoir contemplé Méduse on devait demeurer tel. Elle suscite l'idée de l'après de quelque chose d'horrible, de la minute qui suit le forfait, - c'est cette minute, éternisée, qui sera l'enfer, - et, fardée, elle apparaît comme la momie d'un remords. A vrai dire, sous les mépris et les haines, elle garde encore une apparence de fierté. Imperturbable, hautaine, officielle, dirait-on, la baronne Sophor d'Hermelinge, en sa fixité sinistre, en sa pâleur de morte mal ressuscitée, semble l'impératrice blême de quelque macabre Lesbos. Mais, lorsque nul ne l'observe, lorsqu'elle est rentrée dans l'hôtel que décrivent de sinistres légendes, lorsqu'elle est seule, alors elle est pitoyable. Voici que ses paupières, sur les mornes prunelles, palpitent en des sursauts comme sanglotants, et dans ses yeux ronds, sans cils ni sourcils, où tout à l'heure s'approfondissait une transparence de néant, dans ses yeux plus écarquillés, montent, affleurent, descendent, remontent des ombres pareilles à ces fumées de boue qui s'évasent dans de l'eau remuée ; et elle considère en des affres de peur... quoi donc ? Ce regard-là, c'est celui de Macbeth vers le fauteuil occupé par une spectrale absence. Puis tout à coup, en un dodelinement désespéré de la tête, elle porte ses mains à ses oreilles, comme pour ne plus entendre. Il n'y a personne dans la chambre sinon elle-même, ni aucun bruit ; qu'est-ce donc que perçoit son ouïe ? est-ce en ses oreilles qu'il est né, qu'il persiste, qu'il s'acharne, le son sans doute épouvantable, car elle frissonne entière, par secousses, balbutie des mots qui demandent pitié ; et, rigide naguère, sa face, - le front, la joue et les lèvres, - devenue, de pâle, livide, de livide, terreuse, se détend, s'allonge, défaille en une lâcheté comme pâteuse et grassement fluide ; on dirait d'une momie qui va couler en putréfaction. Jamais aucun visage humain n'a exprimé avec une plus parfaite hideur le découragement d'avoir vécu, l'aveu d'une irrémédiable agonie. Oh ! quel dégoût de soi, quel cancéreux remords habite en cette femme et la mange pour que, avant le trépas, elle ressemble au cadavre d'une créature enterrée vive et qu'on vient d'exhumer, pas squelette encore ? Par instants elle tend l'une de ses mains vers un meuble à tiroirs placé non loin d'elle ; son geste est celui d'un noyé qui veut empoigner une épave, mais, le geste, elle ne l'achève pas, comme en l'inanité de toute espérance, comme dans la certitude de l'impossible sauvetage ; même elle doit savoir qu'à tenter le salut s'exaspérerait l'angoisse de son désastre, puisque, rien que d'en avoir eu l'intention, s'ajoute à la peur de sa sinistre face, oui, encore, s'ajoute de la peur. Cependant, tout à coup retournée, avec la décision longtemps combattue d'un affamé qui va voler du pain, elle se précipite vers le meuble, en ouvre l'un des tiroirs, saisit un flacon doré et un mince étui de nacre où, le couvercle levé, apparaît, tout petit, long, effilé, un instrument de métal et de cristal qui s'achève



en aiguille, - la seringue de Pravaz ; et la baronne l'emplit de la morphine contenue dans le flacon, puis, sa jupe levée au-dessus de la jarretière, elle trouve tout de suite sur sa peau, vers le bas de la cuisse, la place accoutumée, un calus gris et noir, rond, large comme un sou, qui se hausse, à peu près semblable aux arêtes écailleuses d'un cheval ; c'est hideux, sur la pâle soie crème de la chair ; parmi les bouffements de batiste et de valenciennes, à côté du ruban rose qui serre le bas noir, la croûte un peu bouffie et sèche de cette espèce de plaie. L'aiguille creuse de la seringue prise entre le pouce et le médius, pénètre la chair, élargissant d'une piqûre le cercle du calus ; et par une pression, légère, adroite, d'un seul ongle, celui de l'index, la liqueur se répand sous le derme, s'insinue, rayonne comme une tiédeur, gagne en une glissante descente la paume des mains, le dessous des pieds, remonte, monte encore, en passant serre le cœur, d'une caresse reconnue, qui signifie : « Tu sais, c'est moi, » s'infiltrer jusqu'au cerveau, - les paupières, calmes, ne battent plus, les yeux toujours grand ouverts se sont mouillés d'une lueur liquide, - fait éclore sous le crâne un développement de lumineuses et lentes rêveries où l'esprit s'ensommeille comme dans le hamac d'une sieste au soleil. Alors, - car le royal et miséricordieux Poison vers très vite ses largesses en ceux qui ont coutume de les implorer, ainsi qu'un Dieu s'empresse d'exaucer ses fidèles, - c'est, un instant, l'infini bien-être sans le reproche d'aucun devoir, le dédain de tout ce qui n'est pas la minute actuelle (minute ? éternité peut-être !) la fonte de toutes les amertumes en une douceuse langueur, l'ignorance d'hier et de demain, la vie arrêtée au plus exquis moment de toujours, la paix, l'oubli, le rien divin. Le visage de la baronne Sophor d'Hermelinge, - rappelant ces singulières fleurs fanées, fripées, loques du printemps mort, qui, trempées dans une mixture, reprennent toute la splendeur souriante des anciens midis, - s'ouvre, s'épanouit, rayonne béatiquement. Mais voici qu'elle s'agite, faiblement d'abord, en même temps qu'une expression de gêne déforme le calme de son sourire ; et de ses deux mains, qui s'élèvent et battent l'air, elle voudrait, dirait-on, - comme un dormeur, inconsciemment, chasse une mouche - écarter de ses oreilles l'importunité d'un frôlement ou d'un bruit ; sans doute elle n'y réussit pas ; car elle s'agite plus violemment, les jambes tendues, puis ramenées, puis ouvertes jusqu'à l'écartellement ; ensuite, la tête entre ses deux poings clos, elle se lève d'un seul élan ; et, l'œil exorbité, les traits zigzagant comme en des tics de démoniaque ou d'hystérique, elle se met à courir par la chambre ! En fuyant, - car, sans quitter la pièce, elle a l'air de fuir, - elle regarde derrière elle, sur le tapis, comme si quelque grouillement invisible de bêtes la poursuivait pour la mordre ou lui monter dans les jambes ; cette fuite ne s'arrête pas, allant d'un mur l'autre, évitant les miroirs ; et maintenant la baronne Sophor d'Hermelinge pousse de longs cris plaintifs de chien qu'on bat ou d'un loup qui aboie à la lune ! Oh ! quels hurlements ! et, tout à coup, dans une plus déchirante clameur que suit un silence, elle s'effondre toute, le front vers la plinthe ou vers la cheminée. Là elle se torsionne, roule deux fois sur soi-même, saisit la planche entre ses dents ou le cuivre des chenets, et mord, une mousse blanche aux lèvres ; quiconque la verrait, hésiterait à lui porter secours, tant elle paraît, en ces crises, hideuse et formidable ; et, durant les rares accalmies, quand s'apaise le bouleversement de tout son être, quand se ralentit la palpitation de sa poitrine et de son ventre, elle a dans ses yeux le morne néant des définitives désespérances. Et telle sera sa vie, jusqu'au jour qui la verra, vieillissante, l'âme éteinte, semblera-t-il, devenir, - pour le parfait accomplissement d'une **atavique**

**fatalité** ou pour le triomphe de la Démone tentatrice – pareille aux idiots hagardes qui, les mains sous le menton, se tiennent assises dans la cour des Salpêtrières ; exemplaire lamentable de la Névrose ou de la Possession, elle bavera, face grasse et livide sous d'éparses mèches grises, la nausée des sales baisers ; mais la totale inconscience ne lui sera pas accordée ! toujours, sans fuite possible, elle croira voir grouiller, et grimper sur elle, comme un assaut de vermine, la fourmilière de ses anciens péchés ; et c'est en vain qu'elle voudra se réfugier en l'aveugle et sourde imbécillité, car un bruit, pour tenir son âme éveillée, sonnera dans son oreille : l'étrange et détestable bruit ! persistant symptôme d'un mal héréditaire, ou bien rire effrayant de Méphistophéla.